INTRODUCTION

DE

ROGER SORG

SONNETS

POUR

HELENE

LA COLLECTION DES CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS

EST PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE M. GONZAGUE TRUC

La collection des « CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS » *est imprimée sur papier Bibliophile Inaltérable (pur chiffon) de Renage et d'Annonay, au format in-16 Grand-Aigle (13,5 × 19,5).*

Le tirage est limité à deux mille cinq cents exemplaires numérotés de 1 à 2500.

Le présent exemplaire porte le N° [redacted]

Le texte reproduit dans ce volume est celui de l'édition définitive (1587).



Pierre de RONSARD

(1524-1585)

Gravé par Achille Ouvré

D'après un crayon français du XVIe *siècle* (Musée de l'Ermitage, Pétrograd).

COLLECTION

DES

CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS

RONSARD

SONNETS
POUR HELENE

INTRODUCTION ET NOTES

DE

ROGER SORG

SOUS-BIBLIOTHÉCAIRE A LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

Avec un portrait gravé sur bois par Achille OUVRÉ

ÉDITIONS BOSSARD

43, RUE MADAME, 43

PARIS

1921

INTRODUCTION

Le dernier amour de Ronsard.

I

« Apres avoir chanté divers subjects, Ronsard voulut finir et couronner ses œuvres par les Sonets d'Helene, les vertus, beautez et rares perfections de laquelle furent le dernier et le plus digne object de sa Muse, le dernier parce qu'il n'eust l'heur de la voir qu'en sa vieillesse, et le plus digne parce qu'il surpassa, aussi bien que de qualité, de vertu et de réputation, les autres precedens subjects de ses jeunes amours, lesquels on peut juger qu'il aima plus familierement, et non cetuy-cy qu'il entreprit plus d'honorer et louer, que d'aimer et servir. Tesmoin le titre qu'il a donné à ses loüanges, imitant en cela Petrarque, lequel comme un jour en sa Poësie chaste et modeste on loüait devant la Royne mere du Roy, sa Majesté l'excita à escrire de pareil stile, comme

plus conforme à son âge, et à la gravité de son sçavoir: Et ayant, ce luy sembloit, par ce discours, occasion de voüer sa Muse à un subject d'excellent merite, il print le conseil de la Royne pour permission, ou plustost commandement de s'addresser en si bon lieu, qui estoit une des filles de sa chambre, d'une tres-ancienne et tresnoble maison en Saintonge. Ayant continué en ceste volonté jusque à la fin, il finit quasi sa vie en la loüant. Et par ce que par son gentil esprit elle luy avoit souvent fourny d'argument pour exercer sa plume, il consacra à sa memoire une fonteine en Vandosmois, et qui encor aujourd'huy garde son nom, pour abbreuver ceux qui veulent devenir Poëtes ([a]). » Voilà ce que nous apprend Claude Binet, l'ami et le biographe de Ronsard, et, à peu de chose près, tout ce que l'on savait au sujet d'Hélène de Surgères et de l'histoire du dernier « canzoniere » du poète, lorsqu'en 1882 M. de Nolhac leur consacra enfin, dans la *Nouvelle Revue*, une étude détaillée.

« Ce petit écrit, déclare-t-il dans la préface d'une récente édition qu'il en a donnée, a gardé probablement l'intérêt historique qui l'a recommandé aux biographes de Ronsard,

([a]) Claude Binet, *Vie de Ronsard*, éd. P. Laumonier, (texte C). Paris, 1910, p. 25-26.

puisque aucun autre n'a été consacré depuis à Hélène de Surgères, soit que le sujet ait paru trop mince, soit que ces premières recherches l'aient épuisé ([a]). »

Il m'a semblé, cependant, qu'en raison de l'importance reconnue des *Sonnets pour Helene*, pur chef-d'œuvre du pétrarquisme français, il n'était pas sans intérêt de reprendre, après M. de Nolhac, l'histoire du dernier amour de Ronsard, et d'essayer tout au moins de glaner derrière lui les modestes épis de la gerbe de Ruth.

Dans ces quelques pages, destinées à servir de commentaire historique au recueil d'Helene (qui se trouve ici détaché pour la première fois de l'œuvre de Ronsard), j'ai cru, sur deux points, en particulier, ne pas devoir suivre mon devancier.

Tout d'abord, j'ai préféré laisser de côté un certain nombre de pièces dont il s'était servi, et qui, avant de figurer parmi les *Sonnets pour Helene*, faisaient partie du recueil des *Amours Diverses* ([b]). Ces vers sont, en effet,

([a]) P. de Nolhac, *Le dernier amour de Ronsard*, Paris, Dorbon aîné, s. d. (1920).

([b]) *Sonnets pour Helene*, livre I : sonnets XVIII à XXV (inclus) et s. XLI ; livre II, s. XI à XIII (inclus), s. XXI à XXXVI (inclus), s. XLIII, s. LX à LXIII (inclus), et le madrigal (sonnet en 1578).

« sujets à caution », comme l'a déjà remarqué M. P. Laumonier, « et ne peuvent offrir de documents certains sur les relations de Ronsard et d'Hélène [a]. »

D'autre part, je n'ai pu accepter les dates assignées par M. de Nolhac au dernier amour du poète, et à la composition des *Sonnets* (1568-1574). J'indiquerai plus loin les raisons importantes qui m'ont amené à placer ces événements, non pas sous le règne de Charles IX, mais sous celui de Henri III, c'est-à-dire tout à fait à la fin de la vie de Ronsard, ainsi que m'y invitait, d'ailleurs, le témoignage de Cl. Binet.

II

On sait, par le poète lui-même, qu'Hélène de Surgères appartenait à une famille d'origine espagnole, établie dans le gouvernement de Saintonge [b]. Les généalogistes nous expliquent en effet que, vers le milieu du xve siècle, un gentilhomme de Galice, nommé Roderic de Fonsèque, vint épouser une certaine Louise de Clermont, héritière du fief de Surgères, en

(a) P. Laumonier, *Œuvres complètes de P. de Ronsard*, Paris, Lemerre, 1914-1919, t. VII, p. 200.
(b) *S. p. H.*, I, 17, etc.

Aunis, et que leurs descendants possédèrent cette baronnie, jusqu'au jour où elle passa par mariage dans la maison de La Rochefoucauld.

De son union avec Anne de Cossé-Brissac, sœur des deux maréchaux qui illustrèrent cette famille au XVIe siècle, le petit-fils de Roderic, René de Fonsèque, baron de Surgères, eut un fils, Charles, qui devint gentilhomme ordinaire du roi et conseiller d'État, et une fille, qui devait être l'Hélène de Ronsard ([a]).

Nous ignorons malheureusement à peu près tout de l'enfance de cette dernière. Tout au plus peut-on présumer qu'elle naquit au début du règne de Henri II, un « neufiesme jour d'avril », comme l'a chanté Ronsard, et sait-on, par le poète, qu'elle passa une partie de son enfance en Piémont, dont son oncle Charles de Brissac était alors gouverneur ([b]).

Dès 1566, nous la trouvons à la cour de Charles IX, parmi les demoiselles d'honneur

---

([a]) Généalogie manuscrite de la famille de Fonsèque-Surgères, Bibl. Nat., pièces originales, 1180, et André Du Chesne, *Hist. généal. de la maison des Chasteigners*, Paris, S. Cramoisy, 1634, p. 431-432. L'*Hist. généal. de la maison de Surgères*, par L. Vialart, Paris, J. Chardon, 1717, ne mentionne pas Hélène.

([b]) *S. p. H.*, pièces publiées en 1617, 3. Le Maréchal de Brissac fut nommé gouverneur de Piémont en 1550, et ne rentra en France qu'après le traité de Cateau-Cambrésis, 1559.

de la reine-mère. Suivant un état de la maison de Catherine de Médicis, publié par le Cte Baguenault de Puchesse, Hélène était à cette date « fille damoiselle à II^c^ livres de gages », et devint l'année suivante « fille de chambre à IIII^c^ livres ([a]) ».

Sa beauté et son esprit ne tardèrent pas à lui valoir le cœur d'un jeune capitaine des gardes, Jacques de La Rivière, et les hommages de plusieurs poètes, au nombre desquels figurait le grand Ronsard ([b]).

Un crayon anonyme conservé au musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg, nous représente d'une manière très intéressante la physionomie de ce dernier, à l'époque de sa liaison avec Hélène.

Ce n'est plus le héros vêtu à l'antique et couronné de lauriers que l'on voit au frontispice de ses œuvres, image brillante mais conventionnelle ; c'est le gentilhomme de la

---

([a]) Correspondance de Catherine de Médicis publiée par MM. de La Ferrière et Baguenault de Puchesse (*Collection de Documents inédits sur l'Hist. de France*), t. X, p. 504 et suiv.

([b]) Baïf dédia à Hélène un poème ; Jodelle, Desportes et Passerat, chacun un sonnet; Amadis Jamyn, trois sonnets et l'épitaphe de J. de La Rivière ; Remi Belleau, une de ses « pierres précieuses ». En outre, J. Dorat la célébra en distiques latins en tête des Sonnets de Ronsard.

cour des derniers Valois, tel qu'il s'est dépeint lui-même, pâle, amaigri et vieilli de bonne heure, les yeux « pleins de douce gravité », suivant l'expression de Binet ([a]).

Ronsard est alors à l'apogée de sa gloire : ses *Amours*, ses *Odes*, ses *Hymnes*, ses *Poèmes*, ont fait de lui le Prince des poètes de son siècle, et le roi lui-même s'incline devant son génie.

Retenu à la Cour par l'amitié de Charles IX, douze cents livres tournois de pension, et plus encore, peut-être, par ses goûts et ses plaisirs, il aperçut sans doute Hélène dès sa venue parmi le brillant essaim des filles de la reine-mère, mais de si loin que le trait d'Amour « demeura, dit-il, sans entrer dans les plis de sa robe » ([b]).

Au début de l'année 1568, une grave maladie obligea le poète à se retirer « aux champs », dans les prieurés dont il était commendataire, à Croixval, en Vendômois, et à Saint-Cosme, aux portes de Tours, et ce ne fut que deux ans plus tard, vers le mois d'août 1570, qu'il reprit sa vie de courtisan et fit la connaissance d'Hélène de Surgères ([c]).

([a]) Binet, p. 9. Ronsard, né le 11 septembre 1524 (date probable mais non certaine), avait donc quarante-six ans lorsqu'il rencontra Hélène en 1570.

([b]) *S. p. H.*, II, 45.

([c]) Quatre ans avant la date à laquelle il lui donna sa

La paix de Saint-Germain venait de mettre fin à la troisième guerre de religion, et, par la mort de Jacques de La Rivière, survenue au cours de la campagne, Hélène se trouvait plongée dans une profonde tristesse, dont ses cousines de Brissac et son amie Madeleine de Bacqueville, comme elle filles d'honneur de Catherine de Médicis, s'efforçaient en vain de l'arracher ([a]).

Un jour, à l'une des messes de la Cour, que la reine-mère « rendoit fort agréables autant que dévotes, par les bons chantres de sa chappelle », Ronsard remarqua la sombre flamme des beaux yeux d'Hélène, ses cheveux « bruns, deliez et longs », sa grâce et sa jeunesse charmantes, et, comme Pétrarque, il s'écria :

---

foi (*S. p. H.*, I, 30), c'est-à-dire avant mai 1574 (*S. p. H.*, II, 79) ; huit ans avant la date de publication des *Sonnets* (*S. p. H.*, II, 7). La maladie de Ronsard en 1568-1569, et sa présence à Croixval et à Saint-Cosme à cette époque, sont attestées à la fois par les vers du poète et par de nombreux actes officiels. Cf. les travaux de M. P. Laumonier et ceux de M. l'abbé Froger.

([a]) Jacques de La Rivière était, vraisemblablement, le plus jeune des deux frères de La Rivière-Puytaillé, vaillants capitaines, maintes fois célébrés par les historiens contemporains. Cf. *Journal de Généroux*, éd. Ledain, Niort, 1865, et *Œuvres de Brantôme*, éd. Lalanne, Paris, 1864-1882. (Une note de cette édition donne à tort à La Rivière-Puytaillé le jeune le prénom de Daniel, qui était celui de l'un de ses enseignes).

Bienheureuse l'Eglise, où je pris hardiesse
De contempler ses yeux, qui des miens sont le jour ! ([a]).

Désormais, le poète devait se retrouver à chaque instant en présence d'Hélène, et l'admirer tout à loisir dans ces chasses dont nous a entretenu Brantôme, où les dames et les damoiselles de la Cour, « montées sur de belles hacquenées tant bien harnechées », se tenaient « de si bonne grâce », avec leurs chapeaux garnis de plumes « volletantes en l'air », qui « représentoient à demander amour ou guerre » ; dans ces bals, ces festins et ces mascarades, où, sur l'ordre de la reine-mère, ses filles d'honneur comparaissaient toujours en « hault et superbe appareil », plus belles qu' « estoilles au ciel » ([b]).

Une fois entre autres, Ronsard demeura comme ébloui par la beauté d'Hélène et par l'art qu'elle avait déployé dans un ballet d'Orlande, au cours de la plus brillante des fêtes de cette époque :

([a]) *S. p. H.*, I, 47. Je ne puis malheureusement laisser à Hélène le « charme fascinant des brunes aux yeux bleus » que lui a prêté M. de Nolhac. Ce dernier s'est, en effet, basé sur une élégie antérieure, non seulement à 1574, mais même à la date à laquelle aurait eu lieu, d'après lui, la première rencontre de Ronsard et d'Hélène.

([b]) *Brantôme*, éd. L. Lalanne, t. VII, p. 332 et suiv. (*Vie de Catherine de Médicis*).

Le soir qu'Amour vous fist en la salle descendre
Pour danser d'artifice un beau ballet d'Amour,
Vos yeux, bien qu'il fust nuict, ramenerent le jour,
Tant ils sceurent d'esclairs par la place respandre (a)..

Brantôme, qui assistait à cette fête en compagnie du poète, en a laissé un récit fort intéressant à rapprocher du sonnet de Ronsard. C'était en août 1573. Des ambassadeurs polonais étaient venus à Paris pour offrir la couronne de leur pays au duc d'Anjou, frère du roi — le futur Henri III. « La reine-mère, écrit Brantôme, les festina fort superbement en ses Tuilleries : et après souper, dans une grand'salle faicte à poste et toute entournée d'une infinité de flambeaux, elle leur représenta le plus beau ballet qui fut au monde (je puis bien parler ainsy), lequel fust composé de seize dames et damoiselles des plus belles et des mieux apprises des siennes, qui comparurent dans un grand roch tout argenté, où elles estoient assises dans des niches en forme de nuées de tous costez. Ces seize dames représentoient les seize provinces de la France, avecques une musique la plus mélodieuse qu'on eust sceu voir ; et après avoir faict dans ce roch le tour de la salle par parade comme dans un camp,

(a) *S. p. H.*, II, 48.

et après s'estre bien faict voir ainsi, elles vindrent toutes à descendre de ce roch, et s'estant mises en forme d'un petit bataillon bizarrement invanté, les violons montans jusques à une trentaine, sonnans quasy un air de guerre fort plaisant, elles vindrent marcher soubs l'air de ces violons, et par une belle cadance sans en sortir jamais, s'approcher et s'arrester un peu devant Leur Majestez, et puis après danser leur ballet si bizarrement invanté, et par tant de tours, contours et destours, d'entrelasseures et meslanges, affrontements et arrests, qu'aucune dame jamais ne faillit de se trouver à son poinct ny à son rang : si bien que tout le monde s'esbahit que, parmi une telle confusion et un tel désordre, jamais ne faillirent leurs ordres tant ces dames avoient le jugement solide et la retentive bonne, et s'estoient si bien apprises. Et dura ce ballet bizarre pour le moins une heure, lequel estant achevé, toutes ces dames représentant lesdictes seize provinces que j'ay dict, vindrent à présenter au roy, à la reyne, au roy de Polongne, à Monsieur, son frère, et au roy et à la reyne de Navarre, et autres grands et de France et de Polongne, chacune à chacun une placque toute d'or, grande comme de la paulme de la main, bien esmaillé et gentiment en œuvre,

où estoient gravez les fruicts et les singularitez de chasque province ([a])... »

Plus encore que par la beauté d'Hélène, Ronsard fut, semble-t-il, séduit par son esprit, qui était remarquable, et qu'elle cultivait sans cesse, tenant toujours

quelque livre en la main,
En langue nostre ou étrangere ([b]).....

En devisant avec elle dans l'antichambre de Catherine de Médicis, où les gentilshommes de la Cour aimaient à s'attarder auprès des filles de la reine-mère, le poète se sentit invinciblement attiré vers cette Hélène dont on lui reprocha parfois d'exagérer la beauté ([c]), mais que tout le monde s'accordait à regarder avec lui comme une nouvelle « Minerve » ([d]).

C'est ainsi que, peu à peu, naquit le dernier amour de Ronsard comme le rappelaient à Hélène ces vers souvent cités :

Vous seule me plaisez : j'ay par election
Et non à la volee aimé vostre jeunesse ([e]).....

([a]) *Brantôme*, *loc. cit.*
([b]) Baïf, *Œuvres*, éd. Marty-Laveaux, t. II, p. 441.
([c]) *Œuvres de Ronsard*, t. I, p. 359, sonnet: Chascun me dit...., dans lequel il est vraisemblablement question d'Hélène. Cf. *Perroniana*, art. Gournay, Cologne, 1694, p. 178.
([d]) *Brantôme*, t. IX, p. 720, et *S. p. H.*, II, 55.
([e]) *S. p. H.*, I, 1.

et, surtout ce sonnet fort important et peu connu :

L'arbre qui met à croistre a la plante asseuree...
Ainsi l'amour tardive est de longue duree.

Ma foy du premier jour ne vous fut pas donnee :
L'Amour et la Raison, comme deux combatans,
Se sont escarmouchez l'espace de quatre ans :
A la fin j'ay perdu, veincu par destinee (a).....

Nous sommes, à ce moment, en 1574. Depuis les premiers jours de mars, la Cour se trouvait à Vincennes, dans la « maison royale » favorite des premiers Valois, mais que leurs successeurs du XVI[e] siècle ne fréquentaient plus guère, malgré son agréable situation et son parc très vaste, laissant ce vieux château trop sombre, ses hautes murailles crénelées et son donjon féodal s'en aller « fort ruinant » (b).

Trois mois entiers le poète hésita à faire à Hélène l'aveu de son amour :

Je fu trois mois retif : mais l'Archer qui me vit,

Si bien à coups de traits ma crainte poursuivit,
Que battu de son arc m'a forcé de te suivre (c).

(a) *Ibid.*, I, 30.
(b) J. Androuet Du Cerceau, *Les plus excellents bastiments de France*, Paris, 1576-1579.
(c) *S. p. H.*, II, 45.

Enfin, le 1[er] mai 1574, il se décida à prononcer le solennel serment par lequel il engageait sa foi :

Ce premier jour de May, Helene, je vous jure
Par Castor par Pollux, vos deux freres jumeaux,
Par la vigne enlassee à l'entour des ormeaux,
Par les prez, par les bois herissez de verdure,

Par le nouveau Printemps fils aisné de Nature,
Par le cristal qui roule au giron des ruisseaux,
Et par les rossignols, miracle des oiseaux,
Que seule vous serez ma derniere aventure (a).....

Il y avait alors sept ans que le poète vivait en « pure liberté » (b).

III

On a vu dans quelles circonstances Ronsard s'était décidé à entreprendre la composition de ses *Sonnets pour Helene*, avec l'agrément de Catherine de Médicis, et presque sur sa demande.

Bien qu'il soit difficile de rencontrer dans ce recueil l'inspiration « chaste et modeste »

(a) *Ibid.*, I, 1.
(b) D'après le début de la célèbre élégie du second livre des *S. p. H.* — Comment s'expliqueraient ces vers, s'ils s'appliquaient aux années 1561-1568, durant lesquelles Ronsard chanta Genèvre, Isabeau de Limeuil, et plusieurs autres femmes ?

que la reine-mère souhaitait y trouver, je crois volontiers, avec Binet, que le poète « entreprit plus d'honorer et de louer que d'aimer et de servir » Hélène. Pourquoi d'ailleurs ne pas accepter l'opinion du biographe de Ronsard ? Tout en permettant de croire à la sincérité des sentiments du poète, elle évite d'émettre sur la vertu d'Hélène des doutes bien inutiles, et reflète avec fidélité, ce qui est capital, la véritable pensée des *Sonnets*.

Ce petit livre nous offre le constant et significatif contraste des « raisons » qu'Hélène avait puisées dans la philosophie platonicienne, et de la sensualité du poète qui s'exhale avec des accents très divers, tantôt d'une délicatesse charmante, tantôt d'un réalisme grossier. Aussi, nul doute qu'il ne soit l'écho des longs entretiens dans lesquels Ronsard, demeuré malgré les années, l'épicurien de sa jeunesse, répétait à Hélène son voluptueux et mélancolique refrain :

> Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
> Cueillez dés aujourd'huy les roses de la vie (a).

Le poète espérait-il réellement fléchir la rigueur de son amie ? Pensait-il qu'un jour « l'inviolable amitié » qu'Hélène et lui s'étaient

(a) *S. p. H.*, II, 42.

jurée sur un petit autel tapissé de lauriers, avec une pompe toute païenne, céderait la place à l'amour ([a]) ?

En raison de l'attitude d'Hélène, il semble bien que le poète ait surtout ouvert son cœur au rêve et à l'illusion :

> Souvent plein de discours, pour flatter mon esmoy,
> Je m'arreste, et je dy, Se pourroit-il bien faire
> Qu'elle pensast, parlast, ou se souvint de moy ?
>
> Qu'à sa pitié mon mal commençast à desplaire ?
> Encor que je me trompe, abusé du contraire
> Pour me faire plaisir, Helene, je le croy ([b]).

Il se résigna donc à ne voir en sa « belle maistresse » que la « parfaicte amye » qu'elle désirait être pour lui, et, suivant les théories répandues par Antoine Héroët, à ce que leurs amours fussent toutes spirituelles.

Ronsard commençait à chanter sa « peine », lorsque Charles IX mourut à Vincennes, le 30 mai 1574. Grande fut la douleur du poète, dont l'Amour et la Mort se disputèrent le cœur et la pensée :

> Je chantois ces Sonnets amoureux d'une Helene,
> En ce funeste mois que mon Prince mourut.....

([a]) *S. p. H.*, I, 52.
([b]) *Ibid.*, I, 26.

La Mort fut d'un costé, et l'Amour qui me meine,
Estoit de l'autre part, dont le traict me ferut,
Et si bien la poison par les veines courut,
Que j'oubliay mon maistre, attaint d'une autre peine([a])..

Je m'étonne que M. de Nolhac ait pu trouver dans ces vers l'indication de l'époque à laquelle Ronsard cessa de célébrer Hélène. Pour ma part, je n'hésite pas à me ranger à l'avis de Nicolas Richelet, l'auteur du commentaire qui, à partir de 1597, accompagna le texte des *Sonnets* : « Ronsard, déclare-t-il (et l'on sait que Richelet avait consulté le « sieur Binet »), remarque le temps de la composition de ces amours, et dit qu'en mesme instant s'offrit à luy la mort du Roy Charles et l'amour d'Helene, avec beaucoup de perplexitez, mais enfin l'Amour gagna sur la Mort ».

On s'explique ainsi, tout naturellement, que les *Sonnets* n'aient été publiés pour la première fois qu'en 1578, dans la 5e édition collective des œuvres du poète, et que l'édition précédente (1572-1573) n'ait contenu aucune pièce adressée à Hélène.

Après la mort de Charles IX, tandis que Henri III s'enfuyait de Cracovie pour venir succéder à son frère, Catherine de Médicis

([a]) *S. p. H.*, II, 79.

s'enfermait au Louvre, où elle se sentait plus en sûreté qu'à Vincennes. Par crainte des « entreprises et conspirations secrettes », elle fit murer toutes les entrées du palais, à l'exception de celle qui faisait face à Saint-Germain-l'Auxerrois, « de laquelle encore ne laissa-t-on que le guichet ouvert, avec grande garde d'archers par le dedans, et un corps de garde de Suisses par le dehors » ([a]).

C'est là, maintenant, que Ronsard venait rejoindre Hélène. Un de ses sonnets nous le dépeint, montant tout essoufflé les escaliers du Louvre, comptant ces degrés « recomptez tant de fois » en se rendant près d'elle, et lui disant :

Tu loges au sommet du Palais de nos Rois :
Olympe n'avoit pas la cyme si hautaine ([b])...

D'autres sonnets évoquent leurs longs entretiens dans le demi-jour des verrières, et leurs mélancoliques rêveries, lorsqu'en ces beaux soirs d'été ils s'accoudaient à la fenêtre d'Hélène,

Regardant vers Mont-martre et les champs d'alentour ([c]).

([a]) Pierre de L'Estoile, *Mémoires-Journaux*, éd. Jouaust, t. I, p. 45.
([b]) *S. p. H.*, II, 64.
([c]) *Ibid.*, I, 11 et 36.

Parfois, sortant de la ville par la Porte-Neuve, ils se rendaient au faubourg Saint-Honoré, dans le jardin royal,

Jardin cent fois heureux, des Nymphes le sejour ([a])..

Plusieurs contemporains ont vanté l'étendue, l'agrément et la fraîcheur délicieuse des Tuileries de cette époque, que traversait une longue et large allée bordée d'ormes et de sycomores. « Dans ce beau jardin, écrit un ambassadeur vénitien, les arbres et les plantes sont distribués dans un ordre admirable, où l'on trouve non seulement des labyrinthes, des bosquets, des ruisseaux, des fontaines, mais où l'on voit reproduits les saisons de l'année et les signes du zodiaque, ce qui est une chose merveilleuse » ([b]).

Parfois aussi, Ronsard et sa belle amie allaient se promener en coche, dans les campagnes avoisinantes, où Hélène aimait à cueillir des fleurs « en la saison plus tendre », et apprendre du poète

Leurs noms et qualitez, especes et valeurs,

tout en « raisonnant de l'amour » ([c]).

([a]) *Ibid.*, I, 47.
([b]) Relations des ambassadeurs vénitiens, éd. Tommaseo (*Coll. de Doc. inéd. sur l'Hist. de France*), t. II, p. 598. Cf. E. Dupuy, *Bernard Palissy*, p. 59-60.
([c]) *S. p. H.*, I, 44 et 47.

Avec quelle précision les *Sonnets* nous traduisent les sentiments de Ronsard ! Hélène lui témoignait-elle quelque froideur, partait-elle en coche avec sa cousine, sans réclamer sa présence, ou recevait-elle avec trop d'empressement les hommages d'un gentilhomme de la Cour ? Le poète s'attristait longuement, et déclarait à son amie, comme certain jour où il l'avait accompagnée sur la tombe de Madeleine de Bacqueville :

Puis que rien n'est de toy, s'il n'est mort, estimé,
Sans languir tant de fois, esconduit de ta grace,
Je veux du tout mourir pour estre mieux aimé ([a]).

Se montrait-elle rebelle à ses désirs ? Il éclatait en violents et durs reproches. « Hélas, écrivait-il le 13 juillet, jour où le corps de Charles IX fut conduit à la basilique de Saint-Denis,

voicy le jour que mon maistre on enterre,
Muses, accompagnez son funeste convoy...
CHARLES qui fleurissoit nagueres un grand Roy,
Est maintenant vestu d'une robbe de terre.

([a]) *S. p. H.*, II, 59. C'est Richelet qui nous apprend que la Lucrèce de ce sonnet était M[lle] de Bacqueville, « jeune, belle, sçavante, des plus parfaites de la Court, et des meilleures amies d'Helene. » Elle était fille de Charles de Bacqueville, colonel d'infanterie et gouverneur du Havre, et de Marie d'Yaucourt. Amadis Jamyn composa son épitaphe (*Œuvres*, 1575).

Hé ! tu me fais languir par cruauté d'amour :
Je suis ton Promethée, et tu es mon Vautour...
Si justes sont les Dieux, je t'en verray punir ([a]).

Puis, un regard favorable, une lettre, un témoignage d'affection, faisaient perdre à Ronsard le souvenir de ses tristesses, et espérer quelque « fin à sa peine ».

Deux mois s'étaient écoulés depuis la mort de Charles IX, lorsque, dans la nuit du 7 au 8 août, la reine-mère quitta le Louvre et se mit en route pour Lyon, où elle avait décidé d'aller attendre le retour de Henri III ([b]). Profitant de ce brusque départ, Hélène s'éloigna sans laisser à Ronsard le portrait qu'elle s'était engagée à lui remettre « au departir » :

Menteuse contre Amour, qui vengeur te poursuit,
Tu as levé ton camp pour t'enfuyr de nuict,
Accompagnant ta Royne (ô vaine couverture !) ([c]).

IV

Tandis que la Cour se rendait à Lyon, (Hélène figure dans le récit d'une aventure qui survint dans cette ville à la reine de Na-

([a]) *Ibid.*, II, 78.
([b]) *Corresp. de Cath. de Médicis,* t. V, p. 72 (lettre au duc de Savoie).
([c]) *S. p. H.*, II, 69.

varre) [a]. Ronsard se contentait d'adresser au roi un long poème pour lui exprimer ses souhaits de bienvenue [b].

Six mois s'écoulèrent, durant lesquels la jeune fugitive sut si bien obtenir son pardon, par quelques-unes de ces lettres dont elle avait le secret, qu'en février 1575, au milieu des fêtes du couronnement de Henri III, nous la retrouvons plus maîtresse que jamais du cœur de Ronsard. Le carnaval battait alors son plein :

Tandis que vous dancez et ballez à vostre aise,
Et masquez vostre face ainsi que vostre cœur,
Passionné d'amour, je me plains en langueur,
Ore froid comme neige, ore chaud comme braise.

Le Carnaval vous plaist : je n'ay rien qui me plaise
Sinon de souspirer contre vostre rigueur,
Vous appeler ingrate, et blasmer la longueur
Du temps que je vous sers sans que mon mal s'ap-
[paise [c]..

Le poète se remit donc à pétrarquiser, et n'eut garde d'oublier, à l'entrée du carême, d'offrir à Hélène les cendres de son cœur consumé d'amour :

(a) Marguerite de Navarre, *Mémoires*, éd. P. Bonnefon, p. 81.
(b) *Œuvres de Ronsard*, t. III, p. 197.
(c) *S. p. H.*, II, 4. Henri III fut couronné à Reims le dimanche 13 février, veille du lundi gras.

N'oubliez, mon Helene, aujourd'huy qu'il faut prendre
Des cendres sur le front, qu'il n'en faut point chercher
Autre part qu'en mon cœur, que vous faites seicher,
Vous riant du plaisir de le tourner en cendre ([a])...

Dès le début de son règne, Henri III établit au Louvre une curieuse « Académie », qu'il réunissait « deux fois la sepmaine en son cabinet, écrit d'Aubigné, pour ouyr les plus doctes hommes qu'il pouvoit, et mesme quelques dames » ([b]). Ce fut par un discours de Ronsard sur « les vertus intellectuelles et moralles », que s'ouvrirent ces brillantes réunions, auxquelles assistait l'élite de la Cour, et dans lesquelles la place d'Hélène était tout indiquée, au côté de la Maréchale de Retz et de Madame de Lignerolles.

Ronsard, s'étant improvisé philosophe, attaqua « sans peur de honte » les théories de l'amour platonique, qualifiant la tempérance de Xénocrate de « stupidité et hebetement de sens, qui empesche que l'homme ne peult honnestement gouster quelque volupté »([c]). Hélène, au contraire, les défendit ou les approuva,

([a]) *Ibid.*, II, 5.

([b]) D'Aubigné, *Hist. Univ.*, éd. de Ruble, t. V, p. 3. L'académie de Henri III, ancienne académie de poésie et de musique de J. A. de Baïf, fonctionnait dès 1575, d'Aubigné, qui en faisait partie, ayant quitté Paris en février 1576.

([c]) *Œuvres de Ronsard*, t. VII, p. 101.

en lectrice fervente des *Dialogi di Amore* de Léon l'Hébreu :

En choisissant l'esprit vous estes mal-apprise,
Qui refusez le corps, à mon gré le meilleur...

Entre les courtisans, afin de les braver,
Il faut en disputant Trimegiste approuver,
Et de ce grand Platon n'estre point ignorante.

Mais moy qui suis bercé de telle vanité,
Un discours fantastiq' ma raison ne contante :
Je n'aime point le faux, j'aime la verité ([a]).

A ses déceptions d'amoureux, Ronsard vit s'ajouter celle du courtisan, car il ne fut pas apprécié par le nouveau roi comme par son prédécesseur, et n'en reçut jamais « grande démonstration de faveur » : le règne de Henri III devait être celui de Desportes ([b]).

Ainsi s'expliquent les séjours de plus en plus fréquents et prolongés que Ronsard fit à partir de cette époque dans ses prieurés de Croixval et de Saint-Cosme, loin d'une cour si différente pour lui de celle de Charles IX, et dont les honteux désordres lui inspirèrent, jusque dans les *Sonnets pour Helene*, des vers d'une singulière hardiesse :

([a]) *S. p. H.*, pièces retranchées, I.
([b]) Binet (texte C), p. 28, et L'Estoile, t. II, p. 222.

Laisse de Pharaon la terre Egypticnne,
Terre de servitude, et vien sur le Jourdain :
Laisse moy ceste Cour et tout ce fard mondain,
Ta Circe, ta Serene, et ta magicienne ([a])...

Les allégories de cet admirable sonnet prennent, en effet, une signification toute particulière, lorsque l'on se reporte, dans les *Mémoires-Journaux* de P. de L'Estoile, aux pamphlets qui couraient alors Paris, traitant les Valois de « Pharaons », et la reine-mère de « Circé » ([b]).

Ce fut surtout à Croixval, au sein des « douces verdures » de sa chère forêt de Gastine, que Ronsard résida en 1575 et 1576. Il y composa en l'honneur d'Hélène toute une suite de vers exquis, dans lesquels il contait aux Nymphes et aux Dieux de sa « terre paternelle » ses « maux presens et passez », et leur demandait de protéger le pin qu'il avait planté en faveur de son amie, et la belle fontaine qu'il avait consacrée à son nom. Parmi ces vers, à côté de sonnets justement célèbres, que reproduisent toutes les anthologies, se trouvent les stances charmantes et trop peu connues à la fontaine d'Hélène :

([a]) *S. p. H.*, II, 40.
([b]) P. de L'Estoile, t. I, p. 75 et 81.

Ainsi que ceste eau coule et s'enfuyt parmy l'herbe,
Ainsi puisse couler en ceste eau le souci
Que ma belle Maistresse, à mon mal trop superbe,
Engrave dans mon cœur sans en avoir mercy ([a])...

A l'automne 1576, la Cour vint s'établir à Blois, où elle passa l'hiver, en raison des États-Généraux convoqués par le roi, et demeura sur les rives de la Loire jusqu'au début de l'été suivant. Malgré la gravité de l'heure, l'indigence du trésor royal et les difficultés de toutes sortes suscitées par les États, la Ligue et la guerre civile, de nouveau rallumée, Henri III, entouré de ses mignons « diaprés et pulvérizés de pouldres violettes et senteurs odoriférantes », se livra aux plus folles prodigalités, et ce fut, à Blois, une suite ininterrompue de joutes, de tournois, de ballets et de mascarades ([b]).

Ronsard, qui avait rejoint la Cour ([c]), trouva, en revoyant son amie, une nouvelle ardeur pour la chanter :

Helene sceut charmer avecque son Nepenthe
Les pleurs de Telemaque. Helene, je voudroy
Que tu peusses charmer les maux que je reçoy
Depuis deux ans passez, sans que je m'en repente([d])..

([a]) Pièces composées à Croixval à cette époque, I, 26, 49 ; II, 8, 40, 72, 73 ; Stances.
([b]) Ces détails et ceux qui suivent, relatifs à la Cour, sont empruntés à L'Estoile, t. I, p. 150 et suiv.
([c]) *Œuvres de Ronsard*, t. III, p. 319.
([d]) *S. p. H.*, I, 5.

Au mois de mai 1577, des fêtes magnifiques célébrèrent les succès remportés sur les Huguenots par les troupes royales. Ce fut d'abord, aux portes mêmes du prieuré de Saint-Cosme, le fameux « festin vert » donné par le roi au Plessis-lez-Tours, pour lequel il fallut quérir « à Paris et ailleurs pour soixante mil francs de draps de soie verte ». Puis, ce fut le festin de la reine-mère, à Chenonceaux, « qui lui revenoit (à ce qu'on disoit), à près de cent mil francs, qu'on leva comme par forme d'emprunt sur les plus aisés serviteurs du Roy, et mesmes de quelques Italiens, qui s'en sçeurent bien rembourser au double. En ce beau banquet, les dames les plus belles et honnestes de la Cour, estant à moictié nues et aiants leurs cheveux espars comme espousées, furent employées à faire le service ».

Hélène, jeune, belle, entourée, se montra coquette et provocante. Ronsard en témoigna d'abord quelque dépit :

Elle se glorifie en ses cheveux frisez,
En sa verde jeunesse, en ses yeux aiguisez,
Qui tirent dans les cœurs mille poinctes encloses.

Pourquoy te braves-tu de cela qui n'est rien ?
La beauté n'est que vent, la beauté n'est pas bien :
Les beautez en un jour s'en-vont commes les Roses[a].

(a) *S. p. H.*, I, 62.

Puis il tomba dans une profonde mélancolie :

Trois ans sont ja passez que ton œil me tient pris,
Et si ne suis marry de me voir en servage :
Seulement je me deuls des ailes de mon âge,
Qui me laissent le chef semé de cheveux gris ([a])....

Sa tendresse sut alors trouver des accents d'une si vibrante sincérité, qu'Hélène en parut attendrie et troublée. L'amour venait-il enfin de naître dans son cœur ?

A ce moment, la Cour quitta les châteaux de la Loire pour se rendre à Poitiers. Tremblant de crainte et d'espérance, le poète écrivit à son amie ce tendre billet, pour lui demander s'il ne se méprenait pas sur la nature des sentiments qu'il avait cru surprendre en elle :

Bon jour ma douce vie, autant remply de joye,
Que triste je vous dis au departir adieu :
En vostre bonne grace, hé dites-moy quel lieu
Tient mon cœur, que captif devers vous je r'envoye :

Ou bien si la longueur du temps et de la voye
Et l'absence des lieux ont amorty le feu
Qui commençoit en vous à se monstrer un peu :
Au moins s'il n'est ainsi, trompé je le pensoye... ([b])

Un « refus asseuré » d'Hélène vint mettre fin aux illusions de Ronsard, lorsque le poète et

([a]) *Ibid.*, I, 14.
([b]) *S. p. H.*, II, 19.

son amie se retrouvèrent à Paris, à la fin de l'année. Les *Sonnets* allaient paraître. Ronsard, se hâtant d'ajouter à son recueil quelques pièces d'adieu, que l'Amour lui avait, dit-il, dicté en quinze jours ([a]), décida de prendre congé d'Hélène, sans plus tarder :

D'un refus asseuré tu me payas le fruit
Que j'esperois avoir : ô esperances vaines !
O fondemens assis sur debiles arenes !
Malheureux qui soymesme abuse et se seduit !

O beauté sans merci, ta fraude est descouverte !
J'aime mieux estre sage apres quatre ans de perte,
Que plus long temps ma vie en langueur desseicher([b]).

Son âge, d'ailleurs, l'invitait à la retraite :

Je m'en-fuy du combat, mon armee est desfaite :
J'ay perdu contre Amour la force et la raison :
Ja dix lustres passez, et ja mon poil grison
M'appellent au logis, et sonnent la retraite ([c])....

Le 6 février 1578, les *Sonnets pour Helene* prenaient place dans la 5[e] édition des Œuvres de Ronsard, à la suite des *Amours* de Cassandre et de Marie.

([a]) *Ibid.*, II, 74, texte de 1578 et de 1584. La leçon : quinze mois, qui se lit à partir de 1587, est peut-être fautive.

([b]) *Ibid.*, pièces retranchées, 5.

([c]) *S. p. H.*, II, 75. En admettant même que Ronsard ne se soit pas rajeuni dans ce sonnet, comme il avait coutume de le faire, il était bien dans son onzième lustre en 1578.

V

Quelques mois après ces événements, Catherine de Médicis entreprit un long voyage de pacification dans les provinces du Midi, où, bien qu'elle n'eût pour toute armée, écrivait-elle un jour à Henri III, que les « vingt cornettes de satin noir » de ses demoiselles d'honneur, elle se promettait de faire respecter son fils, « autant que Roy y fut jamais [a] ».

L'édition de 1578 renferme la presque totalité des vers composés en l'honneur d'Hélène. Un certain nombre de pièces, la plupart posthumes, nous prouvent cependant que, malgré ses serments, Ronsard ne parvint jamais à se « délivrer d'Amour », et qu'il « finit quasi sa vie » en célébrant sa dernière Muse, comme l'a écrit Cl. Binet[b].

Elles nous font entendre les suprêmes plaintes adressées par le poète à cette Hélène qu'il avait si souvent comparée à l'héroïne

---

(a) *Corresp. de Catherine de Médicis*, t. VII, p. 7.

(b) Ce sont : l'élégie (publ. en 1584), et les sonnets 76 et 77 (publ. en 1587), du livre II, ainsi qu'une partie des pièces imprimées en 1609 et en 1617. Toutes les autres pièces du recueil, y compris celles qui se trouvaient primitivement dans les *Amours Diverses*, furent publiées en 1578.

d'Homère, et qui devait à ses « Iliades » un immortel renom :

Quand au commencement j'admiray ton merite,
Tu vivois à la Cour sans loüange et sans bruit :
Maintenant un renom par la France te suit,
Egallant en grandeur la Royalle Hippolyte.

Liberal j'envoyay les Muses à ta suite,
Je fis loin de ton chef esvanoüir la nuit,
Je fis flamber ton nom comme un astre qui luit,
J'ay dans l'azur du Ciel ta loüange décrite.

Je n'en suis pas marry, toutefois je me deux
Que tu ne m'aymes pas, qu'ingrate tu ne veux
Me payer que de ris, de lettres et d'œillades (a)....

A ces plaintes, se mêlent parfois de mélancoliques adieux, comme dans la belle élégie composée au mois d'avril 1580, sans doute à la suite d'une nouvelle rencontre de Ronsard et d'Hélène, revenue, après deux ans d'absence, de son voyage dans le Midi :

Or le plus de mon bien pour decevoir ma peine,
C'est de boire à longs traits les eaux de la fontaine
Qui de vostre beau nom se brave, et en courant
Par les prez vos honneurs va tousjours murmurant..
Là couché dessus l'herbe en mes discours je pense
Que pour aimer beaucoup j'ay peu de recompense
Et que mettre son cœur aux Dames si avant,
C'est vouloir peindre en l'onde, et arrester le vent :
M'asseurant toutefois qu'alors que le vieil âge

(a) *S. p. H.*, pièces publ. en 1609, 5.

Aura comme un sorcier changé vostre visage,
Et lors que vos cheveux deviendront argentez,
Et que vos yeux, d'amour ne seront plus hantez,
Que tousjours vous aurez, si quelque soin vous touche,
En l'esprit mes escrits, mon nom en vostre bouche.

Maintenant que voicy l'an septiéme venir,
Ne pensez plus Helene en vos laqs me tenir.
La Raison m'en delivre, et vostre rigueur dure,
Puis il fault que mon âge obeysse à nature (*).

A partir de cette époque, Ronsard vécut presque constamment retiré dans ses prieurés, à cause de sa santé chancelante, de la préparation d'un texte définitif de ses œuvres, et de son peu de goût pour la cour de Henri III. « De plusieurs lettres escrittes de sa main propre à son cher amy Jean Gallandius, qui sont heureusement tombées entre les miennes, écrit Guillaume Colletet, j'apprends qu'il ne pouvoit se résoudre, sur les dernières années de sa vie, à quitter sa maison de Croixval pour aller à la Cour, et y mendier je ne sçay quelle mondaine faveur, de laquelle par modestie il se pouvoit bien passer plus justement, dit-il, que ces bons pères philosophes qui n'avoient pour tous meubles que le baston,

(*) *S. p. H.*, II, élégie. Catherine de Médicis passa le mois d'avril 1580 en Touraine.

le manteau haillonné et le creux de main ([a]). »

Ce « cher amy Jean Gallandius », dont parle Colletet, n'était autre que Jean Galland, principal de l'Académie de Boncourt, petit collège situé non loin de l'Université. C'est lui que Ronsard choisissait comme hôte, depuis plusieurs années, toutes les fois qu'il venait à Paris ; lui qu'il chargeait, en son absence, de régler ses affaires avec les imprimeurs, et, en faisant parfois appel au crédit d'Hélène, avec les trésoriers royaux ([b]).

Ronsard séjourna pour la dernière fois à Paris de février à juin 1585, « durant lequel temps il ne bougea presque du lict, tourmenté de ses gouttes ordinaires ([c]). » Il ne put, en conséquence, aller visiter Hélène, comme de coutume, dans le magnifique hôtel que Philibert de L'Orme et Jean Bullant venaient d'édifier, rue Saint-Honoré, et dont Catherine de Médicis avait fait sa résidence particulière. Hélène quitta d'ailleurs Paris, dès le 30 mars, à la suite de la reine-mère, qui se rendait en Champagne pour négocier avec les chefs de la Ligue. Sans doute, avant son départ, vint-elle

([a]) G. Colletet, *Vie de Ronsard*, publ. par P. Blanchemain (*Œuvres inédites de P. de Ronsard*, Paris, Aubry, 1855), p. 51.

([b]) Binet, p. 29 et Colletet, p. 67.

([c]) Binet, p. 29.

au collège de Boncourt prendre congé de son ami, apaisant, une fois encore, d'un regard et d'un sourire, la « triste langueur » qui l'accablait en son lit de douleur :

Encores aujourd'huy les miracles se font [a]...

Retourné en Vendômois et de plus en plus malade, Ronsard se prépara à la mort. Le 22 octobre, il écrivait à Galland « qu'il se trouvoit extremement foible depuis quinze jours, et qu'il avoit peur de s'en aller avec les feuilles ; toutefois, qu'y estant tout à faict resolu, il souhaitoit que ce fust plus tost que plus tard [b]. »

S'étant transporté à Saint-Cosme, quelques jours avant Noël, il y mourut, le vendredi 27 décembre, non sans avoir adressé « ses humbles baisemains à Mademoiselle de Surgères [c], » et pétrarquisé, une dernière fois, en sa faveur :

Vous ruisseaux, vous rochers, vous antres solitaires,
Vous chesnes, heritiers du silence des bois,
Entendez les souspirs de ma derniere vois,
Et de mon testament soyez presents notaires...

Je meurs pour la rigueur d'une fiere beauté [d]....

(a) *S. p. H.*, pièces publiées en 1609, 6.
(b) Colletet, p. 54.
(c) *Ibid.*, p. 67.
(d) *S. p. H.*, II, 76.

Tout ce que l'on sait sur Hélène, après la mort de son illustre ami, c'est qu'elle ne se maria point ([a]), et qu'elle appartenait encore à la maison de la reine-mère, à la fin du règne de Henri III ([b]).

Peut-être finit-elle sa vie en jeûne et oraison, au fond de quelque monastère, ainsi qu'elle en avait déjà témoigné le désir, certain soir, où, accoudée aux fenêtres du Louvre, les yeux fixés au loin sur l'abbaye de Montmartre, elle avait déclaré à Ronsard :

La solitaire vie, et le desert sejour
Valent mieux que la Cour, je voudrois bien y estre ([c]).

VI

Telle fut l'histoire du dernier amour de Ronsard. Il me reste à rappeler, maintenant, les principales sources de l'admirable recueil que nous lui devons.

Comme les *Amours* de Cassandre et de Marie, les *Sonnets pour Helene* témoignent de l'influence exercée sur le poète par les

([a]) Généalogies citées.
([b]) Elle est mentionnée dans un pamphlet publié par L'Estoile, t. III, p. 100.
([c]) *S. p. H.*, I, 36.

lyriques grecs et latins, et par leurs imitateurs modernes.

Ainsi, le sonnet : Quand à longs traits je boy... est imité de Sapho ; le sonnet : Cythere entroit au bain... de Tibulle ; le sonnet : Celle de qui l'Amour.... d'Ovide ; les stances à la fontaine d'Hélène, de Théocrite. Le vers fameux :

> Cueillez dés aujourd'huy les roses de la vie,

rappelle la fin de l'idylle des roses d'Ausone :

> Collige, virgo, rosas dum flos novus....

Le plus célèbre des sonnets où Hélène est assimilée par Ronsard à l'héroïne d'Homère :

> Il ne faut s'esbahir, disoient ces bons vieillars
> Dessus le mur Troyen, voyans passer Helene....

est tiré d'un passage du III[e] livre de l'Iliade, et se termine par deux vers empruntés à Properce :

> Nunc, Pari, tu sapiens, et tu, Menelae, fuisti ;
> Tu, quia poscebas, tu, quia lentus eras.

Divers traits, çà et là, sont pris à Horace, à Catulle, à Martial, à Lucrèce.

Enfin, parmi les néo latins, Marulle, Angerianus, Navagero, Sannazar et Jean Second ont surtout servi de modèles à Ronsard. C'est ainsi que la jolie chanson :

Plus estroit que la Vigne à l'Ormeau se marie...

est imitée de Jean Second.

L'érudit commentaire de Richelet, auquel j'emprunte ces quelques exemples, est beaucoup moins renseigné sur les sources italiennes du recueil, dont l'importance est cependant capitale. Il se borne, à peu près, à signaler les sonnets imités de Pétrarque, parmi lesquels deux ou trois suivent assez fidèlement l'original, en particulier celui-ci :

Amour, qui as ton regne en ce monde si ample,
Voy ta gloire et la mienne errer en ce jardin...

qui reproduit le sonnet :

Stiamo, Amor, a veder la gloria nostra...

du Canzoniere.

Or, Ronsard, comme d'ailleurs tous les poètes de la Renaissance, ne s'est pas contenté d'imiter Pétrarque, mais aussi, et souvent plus que lui, les pétrarquistes de son temps : c'est ce qu'ont mis en lumière les remarquables travaux de M. J. Vianey ([a]).

A la fin du quattrocento, était né en Italie un pétrarquisme nouveau, précieux et sensuel, emphatique et subtil dont le succès, malgré les efforts de Bembo et de ses disciples pour

([a]) J. Vianey, *Le pétrarquisme en France au XVI[e] siècle*, Montpellier-Paris, 1909.

reprendre la tradition du grand Florentin, se prolongea durant tout le cours du XVIe siècle, avec Tebaldeo, Cariteo, Serafino dall'Aquila, Pamphilo Sasso, Angelo di Costanzo, Luigi Tansillo et Berardino Rota.

Imités par nos premiers poètes renaissants, un peu négligés, d'abord, par la Pléiade, les quattrocentistes dominent à nouveau toute notre histoire poétique de la fin du XVIe siècle.

C'est leur influence, plus que toute autre, que l'on trouve dans les *Sonnets pour Helene*. Non seulement Ronsard a renouvelé les thèmes, les images et les pointes chères aux quattrocentistes, comme dans le sonnet déjà cité, où Hélène, le premier jour du carême, recevait l'hommage du cœur qu'elle avait « tourné en cendre », mais il a emprunté, en outre, à Tebaldeo, sa technique des tercets, ce que nos poètes n'avaient encore jamais fait. C'est ainsi qu'aux combinaisons du sonnet régulier ou classique, qu'il avait lui-même établi à la suite de Marot, Ronsard substitua, plus de trente fois, dans ses Sonnets pour Hélène, cette combinaison, faite au moyen de deux rimes alternées :

Vous seule me plaisez : j'ay par election
Et non à la volee aimé vostre jeunesse :
Aussi je prens en gré toute ma passion.

Je suis de ma fortune autheur, je le confesse :
La vertu qui vous pleige, en est la caution.
Si la vertu me trompe, adieu belle Maistresse.

Malgré cette double et profonde influence de l'antiquité et de l'Italie, les *Sonnets pour Helene* n'en demeurent pas moins une œuvre originale. Chez aucun poète de la Renaissance, l'imitation ne fut plus discrète que chez Ronsard, et plus voisine de celle que devaient pratiquer les classiques du grand siècle. On ne trouve le plus souvent, dans ses recueils d'*Amours*, que des réminiscences dues à l'humanisme étendu du poète ; très peu d'emprunts réels ; jamais de traduction servile, comme dans les autres canzonieri du XVIe siècle.

En reprenant les thèmes si souvent répétés avant lui, Ronsard a réussi, grâce à la délicatesse de ses expressions et à l'harmonie de ses vers, à leur prêter une beauté nouvelle, au moins égale à celle de ses modèles.

Publiés, comme on l'a vu, en 1578, les *Sonnets pour Helene* figurent dans les deux éditions suivantes des œuvres de Ronsard, avec quelques modifications de texte, diminués d'une demi-douzaine de pièces, et augmentés d'un grand nombre d'autres, que le poète avait tirées de ses *Amours Diverses*. La

première de ces éditions parut en 1584 ; la seconde fut donnée, après la mort de Ronsard, par les soins de Jean Galland et de Claude Binet.

La présente réimpression des *Sonnets pour Helene* suit le texte de 1587, en respectant toutes les modifications apportées par Ronsard, dans le but de « laisser ses escrits à la postérité comme il vouloit qu'ils fussent leuz et recitez » ([a]). En appendice figurent les onze sonnets publiés pour la première fois au XVIIᵉ siècle, et les pièces retranchées par le poète en 1584 et en 1587.

([a]) Du Perron, *Oraison funèbre de Ronsard.*

SONNETS POUR HELENE

LE PREMIER LIVRE

DES SONNETS

POUR HELENE

I

Ce premier jour de May, Helene, je vous jure
Par Castor par Pollux, vos deux freres jumeaux,
Par la vigne enlassee à l'entour des ormeaux,
Par les prez, par les bois herissez de verdure,

Par le nouveau Printemps fils aisné de Nature,
Par le cristal qui roule au giron des ruisseaux,
Et par les rossignols, miracle des oiseaux,
Que seule vous serez ma derniere aventure.

Vous seule me plaisez : j'ay par election
Et non à la volee aimé vostre jeunesse :
Aussi je prens en gré toute ma passion.

Je suis de ma fortune autheur, je le confesse :
La vertu qui vous pleige, en est la caution.
Si la vertu me trompe, adieu belle Maistresse.

II

Quand à longs traits je boy l'amoureuse estincelle
Qui sort de tes beaux yeux, les miens sont esblouis :
D'esprit ny de raison troublé je ne jouis,
Et comme yvre d'amour tout le corps me chancelle.

Le cœur me bat au sein, ma chaleur naturelle
Se refroidit de peur : mes Sens esvanouis
Se perdent tous en l'air, tant tu te resjouis
D'acquerir par ma mort le surnom de cruelle.

Tes regards foudroyans me percent de leurs rais
La peau le corps le cœur, comme poinctes de trais
Que je sens dedans l'ame : et quand je me veux
[plaindre,

Ou demander mercy du mal que je reçois,
Si bien ta cruauté me reserre la vois
Que je n'ose parler tant tes yeux me font craindre.

III

Ma douce Helene, non, mais bien ma douce ha-
[leine,
Qui froide rafraischis la chaleur de mon cœur,
Je prens de ta vertu cognoissance et vigueur,
Et ton œil comme il veut à son plaisir me meine.

Heureux celuy qui souffre une amoureuse peine
Pour un nom si fatal : heureuse la douleur,
Bien-heureux le torment qui vient pour la valeur
Des yeux, non pas des yeux, mais de l'astre d'He-
[lene.

Nom, malheur des Troyens, sujet de mon souci,
Ma sage Penelope et mon Helene aussi,
Qui d'un soin amoureux tout le cœur m'envelope :

Nom, qui m'a jusqu'au ciel de la terre enlevé,
Qui eust jamais pensé que j'eusse retrouvé
En une mesme Helene, une autre Penelope !

IV

Tout ce qui est de sainct, d'honneur et de vertu,
Tout le bien qu'aux mortels la Nature peut faire,
Tout ce que l'artifice icy peut contrefaire,
Ma Maistresse en naissant en l'esprit l'avoit eu.

Du juste et de l'honneste à l'envy debatu
Aux escoles des Grecs : de ce qui peut attraire
A l'amour du vray bien, à fuir le contraire,
Ainsi que d'un habit son corps fut revestu.

Toujours la chasteté des beautez ennemie
(Comme l'or fait la Perle) honore son Printemps,
Une vertu parfaite, une peur d'infamie,

Un œil qui fait les Dieux et les hommes contens :
La voyant si parfaite, il faut que je m'escrie,
Bien-heureux qui l'adore et qui vit de son temps !

V

Helene sceut charmer avecque son Nepenthe
Les pleurs de Telemaque. Helene, je voudroy
Que tu peusses charmer les maux que je reçoy
Depuis deux ans passez, sans que je m'en repente.

Naisse de nos amours une nouvelle plante,
Qui conserve nos noms en escrit dessus soy,
Les porte entre-lassez d'une éternelle foy,
Et qu'à nostre contract la Terre soit presente.

O Terre, de nos oz en ton sein chaleureux
Laisse une herbe au Printemps propice aux amou-
[reux,
Qui sur nos tombeaux croisse en un lieu solitaire.

O desir fanstastiq, duquel je me deçoy,
Mon souhaict n'adviendra, puisqu'en vivant je voy
Que mon amour me trompe, et qu'il n'a point
[de frere.

VI

Poussé des flots d'Amour je n'ay point de support,
Je ne voy point de Phare, et si je ne desire
(O desir trop hardy !) sinon que ma Navire
Apres tant de perils puisse gaigner le port

Las ! devant que payer mes vœux dessus le bort,
Naufrage je mourray : car je ne voy reluire
Qu'une flame sur moy, qu'une Helene qui tire
Entre mille rochers ma Navire à la mort.

Je suis seul me noyant de ma vie homicide,
Choisissant un enfant un aveugle pour guide,
Dont il me faut de honte et pleurer et rougir.

Je ne sçay si mes Sens, ou si ma Raison tasche
De conduire ma nef, mais je sçay qu'il me fasche
De voir un si beau port et n'y pouvoir surgir.

CHANSON

Quand je devise assis auprès de vous,
Tout le cœur me tressaut :
Je tremble tout de nerfs et de genous,
Et le pouls me defaut.
Je n'ay ny sang ny esprit ny haleine,
Qui ne se trouble en voyant mon Helene,
Ma chere et douce peine.

Je devien fol, je pers toute raison :
Cognoistre je ne puis
Si je suis libre, ou mort, ou en prison :
Plus en moy je ne suis.
En vous voyant, mon œil perd cognoissance :
Le vostre altere et change mon essence,
Tant il a de puissance.

Vostre beauté me fait en mesme temps
Souffrir cent passions :
Et toutesfois tous mes sens sont contens,
Divers d'affections.
L'œil vous regarde, et d'autre part l'oreille

Oyt vostre voix, qui n'a point de pareille,
Du monde la merveille.

Voila comment vous m'avez enchanté,
Heureux de mon malheur :
De mon travail je me sens contenté,
Tant j'aime ma douleur :
Et veux tousjours que le soucy me tienne,
Et que de vous tousjours il me souvienne,
Vous donnant l'ame mienne.

Donc ne cherchez de parler au Devin,
Qui sçavez tout charmer :
Vous seule auriez un esprit tout divin,
Si vous pouviez aimer.
Que pleust à Dieu, ma moitié bien-aimee,
Qu'Amour vous eust d'une fleche enflammee
Autant que moy charmee.

En se jouant il m'a de part en part
Le cœur outrepercé :
A vous s'amie il n'a monstré le dard
Duquel il m'a blessé.
De telle mort heureux je me confesse,
Et ne veux point que la playe me laisse
Pour vous, belle Maistresse,

Dessus ma tombe engravez mon soucy
En memorable escrit :
D'un Vandomois le corps repose icy,
Sous les Myrtes l'esprit.
Comme Pâris là bas faut que je voise,
Non pour l'amour d'une Helene Gregoise,
Mais d'une Saintongeoise.

VII

Amour abandonnant les vergers de Cytheres,
D'Amathonte, et d'Eryce, en la France passa :
Et me monstrant son arc, comme Dieu, me tança,
Que j'oubliois, ingrat, ses loix et ses mysteres.

Il me frappa trois fois de ses ailes legeres :
Un traict le plus aigu dans les yeux m'eslança.
La playe vint au cœur, qui chaude me laissa
Une ardeur de chanter les honneurs de Surgeres.

Chante (me dist Amour) sa grace et sa beauté,
Sa bouche ses beaux yeux sa douceur sa bonté :
Je la garde pour toy le sujet de ta plume.

Un sujet si divin ma Muse ne poursuit.
Je te feray l'esprit meilleur que de coustume.
« L'homme ne peut faillir quand un Dieu le con-
[duit.

VIII

Tu ne dois en ton cœur superbe devenir,
Ni braver mon malheur accident de fortune :
La misere amoureuse à chacun est commune :
Tel eschappe souvent qu'on pense bien tenir.

Tousjours de Nemesis il te faut souvenir,
Qui fait nostre adventure ore blanche ore brune.
Aux superbes Tyrans appartient la rancune :
Comme ton serf conquis tu me dois maintenir.

Les Guerres et l'Amour sont freres d'une chose :
Le veinqueur du veincu bien souvent est batu,
Qui paravant fuyoit de honte à bouche close.

L'amant desesperé souvent reprend vertu :
Pource un nouveau trophee à mon mal je propose,
D'avoir contre tes yeux si long temps combatu.

IX

L'autre jour que j'estois sur le haut d'un degré,
Passant tu m'advisas, et me tournant la veue,
Tu m'esblouis les yeux, tant j'avois l'ame esmeue
De me voir en sursaut de tes yeux rencontré.

Ton regard dans le cœur, dans le sang m'est entré
Comme un esclat de foudre alors qu'il fend la nue :
J'eus de froid et de chaud la fiévre continue,
D'un si poignant regard mortellement outré.

Lors si ta belle main passant ne m'eust fait signe,
Main blanche, qui se vante estre fille d'un Cygne,
Je fusse mort, Helene, aux rayons de tes yeux :

Mais ton signe retint l'ame presque ravie,
Ton œil se contenta d'estre victorieux,
Ta main se resjouyt de me donner la vie.

X

Ce siecle où tu nasquis ne te cognoist, Helene :
S'il sçavoit tes vertus, tu aurois en la main
Un sceptre à commander dessus le genre humain,
Et de ta majesté la terre seroit pleine.

Mais luy tout embourbé d'avarice vilaine,
Qui met comme ignorant les vertus à desdain,
Ne te cognut jamais : je te cognu soudain
A ta voix, qui n'estoit d'une personne humaine.

Ton esprit en parlant à moy se descouvrit,
Et ce-pendant Amour l'entendement m'ouvrit,
Pour te faire à mes yeux un miracle apparoistre.

Je tiens (je le sens bien) de la divinité,
Puisque seul j'ay cognu que peut ta Deité,
Et qu'un autre avant moy ne l'avoit peu cognoistre.

XI

Le Soleil l'autre jour se mit entre nous deux,
Ardent de regarder tes yeux par la verriere :
Mais luy, comme esblouy de ta vive lumiere,
Ne pouvant la souffrir, s'en-alla tout honteux.

Je te regarday ferme, et devins glorieux
D'avoir veincu ce Dieu qui se tournoit arriere,
Quand regardant vers moy tu me dis, ma guer-
[riere,
Ce Soleil est fascheux, je t'aime beaucoup mieux.

Une joye en mon cœur incroyable s'en-vole
Pour ma victoire acquise, et pour telle parole :
Mais longuement cest aise en moy ne trouva lieu.

Arrivant un mortel de plus fresche jeunesse
(Sans esgard que j'avois triomphé d'un grand
[Dieu)
Tu me laissas tout seul pour luy faire caresse.

XII

Deux Venus en Avril de mesme Deité
Nasquirent, l'une en Cypre, et l'autre en la Sain-
[tonge :
La Venus Cyprienne est des Grecs la mensonge,
La chaste Saintongeoise est une verité.

L'Avril se resjouist de telle nouveauté,
Et moy qui jour ny nuict d'autre Dame ne songe,
Qui le fil amoureux de mon destin allonge
Ou l'accourcist, ainsi qu'il plaist à sa beauté,

Je me sens bien-heureux d'estre nay de son âge.
Si tost que je la vy, je fus mis en servage
De ses yeux, que j'estime un sujet plus qu'hu-
[main.

Ma Raison sans combatre abandonna la place,
Et mon cœur se vit pris comme un poisson à l'hain.
Si j'ay failly, ma faute est bien digne de grace.

XIII

Soit que je sois hay de toy, ma Pasithee,
Soit que j'en sois aimé, je veux suivre mon cours :
J'ay joué comme aux dets mon cœur et mes amours:
Arrive bien ou mal la chance en est jettee.

Si mon ame et de glace et de feu tourmentee,
Peut deviner son mal, je voy que sans secours,
Passionné d'amour je doy finir mes jours,
Et que devant mon soir se clorra ma nuictee.

Je suis du camp d'Amour pratique Chevalier :
Pour avoir trop souffert, le mal m'est familier ;
Comme un habillement j'ay vestu le martire.

Donques je te desfie et toute ta rigueur :
Tu m'as desja tué, tu ne sçaurois m'occire
Pour la seconde fois, car je n'ay plus de cœur.

XIV

Trois ans sont ja passez que ton œil me tient pris,
Et si ne suis marry de me voir en servage :
Seulement je me deuls des ailes de mon âge,
Qui me laissent le chef semé de cheveux gris.

Si tu me vois ou palle, ou de fiévre surpris,
Quelquefois solitaire, ou triste de visage,
Tu devrois d'un regard soulager mon dommage :
L'Aurore ne met point son Tithon à mespris.

Si tu es de mon mal seule cause premiere,
Il faut que de mon mal tu sentes les effets :
C'est une sympathie aux hommes coustumiere.

Je suis (j'en jure Amour) tout tel que tu me fais :
Tu es mon cœur mon sang ma vie et ma lumiere :
Seule je te choisi, seule aussi tu me plais.

XV

De vos yeux tout-divins dont un Dieu se paistroit,
(Si un Dieu se paissoit de quelque chose en terre)
Je me paissois hier, et Amour qui m'enferre,
Ce-pendant sur mon cœur ses flesches racous-
[troit.

Mon œil dedans le vostre esbahy rencontroit
Cent beautez, qui me font une si longue guerre,
Et la mesme vertu qui toute se reserre
En vous, d'aller au Ciel le chemin me monstroit.

Je n'avois ny esprit ny penser ny oreille,
Qui ne fussent ravis de crainte et de merveille,
Tant d'aise transportez mes Sens estoient contens.

J'estois Dieu, si mon œil vous eust veu d'avantage:
Mais le soir qui survint, cacha vostre visage,
Jaloux que les mortels le veissent si long temps.

XVI

Te regardant assise aupres de ta cousine,
Belle comme une Aurore, et toy comme un Soleil,
Je pensay voir deux fleurs d'un mesme teint pareil,
Croissantes en beauté l'une à l'autre voisine.

La chaste saincte belle et unique Angevine,
Viste comme un esclair sur moy jetta son œil :
Toy comme paresseuse et pleine de sommeil,
D'un seul petit regard tu ne m'estimas digne.

Tu t'entretenois seule au visage abaissé,
Pensive toute à toy, n'aimant rien que toymesme,
Desdaignant un chacun d'un sourcil ramassé,

Comme une qui ne veut qu'on la cherche ou qu'on [l'aime.
J'eu peur de ton silence, et m'en-allay tout blesme,
Craignant que mon salut n'eust ton œil offensé.

XVII

De toy ma belle Grecque, ainçois belle Espa-
Qui tire tes ayeuls du sang Iberien, [gnole,
Je suis tant serviteur, que je ne voy plus rien
Qui me plaise, sinon tes yeux et ta parole.

Comme un mirouer ardent, ton visage m'affole
Me perçant de ses raiz, et tant je sens de bien
En t'oyant deviser, que je ne suis plus mien,
Et mon ame fuitive à la tienne s'en-vole.

Puis contemplant ton œil du mien victorieux,
Je voy tant de vertus, que je n'en sçay le conte,
Esparses sur ton front comme estoiles aux Cieux.

Je voudrois estre Argus : mais je rougis de honte
Pour voir tant de beautez que je n'ay que deux
[yeux,
Et que tousjours le fort le plus foible surmonte.

XVIII

Cruelle, il suffisoit de m'avoir pouldroyé,
Outragé, terrassé, sans m'oster l'esperance.
Tousjours du malheureux l'espoir est l'asseurance:
L'amant sans esperance est un corps fouldroyé.

L'espoir va soulageant l'homme demy-noyé:
L'espoir au prisonnier repromet delivrance:
Le pauvre par l'espoir allege sa souffrance:
Pandore au genre humain a ce bien octroyé.

Ny d'yeux ny de semblant vous ne m'estes cruelle:
Mais par l'art cauteleux d'une voix qui me gelle,
Vous m'ostez l'esperance et desrobez mon jour.

O douce tromperie aux Dames coustumiere !
Qu'est-ce parler d'amour sans point faire l'amour,
Sinon voir le Soleil sans aimer sa lumiere ?

XIX

Tant de fois s'appointer, tant de fois se fascher,
Tant de fois rompre ensemble et puis se renouer,
Tantost blasmer Amour et tantost le louer,
Tant de fois se fuyr, tant de fois se chercher,

Tant de fois se monstrer, tant de fois se cacher,
Tantost se mettre au joug, tantost le secouer,
Advouer sa promesse et la desadvouer,
Sont signes que l'amour de pres nous vient tou-
[cher.

L'inconstance amoureuse est marque d'amitié.
Si donc tout à la fois avoir haine et pitié,
Jurer, se parjurer, sermens faicts et desfaicts,

Esperer sans espoir, confort sans reconfort,
Sont vrais signes d'amour, nous entr'aimons
[bien fort :
Car nous avons tousjours ou la guerre ou la paix.

XX

Quoy ? me donner congé de servir toute femme,
Et mon ardeur esteindre au premier corps venu,
Ainsi qu'un vagabond sans estre retenu,
Abandonner la bride au vouloir de ma flame :

Non, ce n'est pas aimer. L'Archer ne vous entame
Qu'un peu le haut du cœur d'un traict foible et
[menu.
Si d'un coup bien profond il vous estoit cognu,
Ce ne seroit que soulfre et braise de vostre ame.

En soupçon de vostre ombre en tous lieux vous
[seriez :
A toute heure en tout temps jalouse me suivriez,
D'ardeur et de fureur et de crainte allumee.

Amour au petit pas non au gallop, vous court,
Et vostre amitié semble à celle de la Court,
Où peu de feu se trouve et beaucoup de fumee.

XXI

Je t'avois despitee, et ja trois mois passez
Fuyoient sans retourner, que je ne t'avois veue,
Quand destournant sur moy les esclairs de ta veue,
Je senty la vertu de tes yeux offensez.

Puis tout aussi soudain que les feux eslancez,
Qui par le Ciel obscur s'esclattent de la nue,
Rasserenant l'ardeur de ta cholere esmeue,
Sou-riant tu rendis mes pechez effacez.

J'estois sot d'appaiser par souspirs et par larmes
Ton cœur qui me fait vivre au milieu des alarmes
D'Amour, et que six ans n'ont peu jamais ployer.

Dieu peult avecq raison mettre son œuvre en
[poudre :
Mais je ne suis ton œuvre, ou sujet de ta foudre.
« Qui sert bien, sans parler demande son loyer.

XXII

Puis qu'elle est toute hyver, toute la mesme glace,
Toute neige, et son cœur tout armé de glaçons,
Qui ne m'aime sinon pour avoir mes chansons,
Pourquoy suis-je si fol que je ne m'en délace ?

Dequoy me sert son nom, sa grandeur et sa race,
Que d'honneste servage et de belles prisons ?
Maistresse, je n'ay pas les cheveux si grisons,
Qu'une autre de bon cœur ne prenne vostre place.

Amour, qui est enfant, ne cele verité.
Vous n'estes si superbe, ou si riche en beauté,
Qu'il faille desdaigner un bon cœur qui vous aime.

R'entrer en mon Avril desormais je ne puis :
Aimez moy s'il vous plaist, grison comme je suis,
Et je vous aimeray quand vous serez de mesme.

XXIII

Estant pres de ta face, où l'honneur se repose,
Tout ravy je humois et tirois à longs traicts
De ton estomac sainct un millier de secrets,
Par qui le Ciel en moy ses mysteres expose.

J'appris en tes vertus n'avoir la bouche close,
J'appris tous les secrets des Latins et des Grecs :
Tu me fis un Oracle, et m'esveillant apres
Je devins un Démon sçavant en toute chose.

J'appris que c'est Amour, du Ciel le fils aisné.
O bon Endymion, je ne suis estonné
Si, dormant pres la Lune en un sommeille [extrême,

La Lune te fist Dieu! Tu es un froid amy.
Si j'avois pres ma Dame un quart d'heure dormy,
Je serois, non pas Dieu : je ferois les Dieux mesme.

XXIV

Je liay d'un filet de soye cramoisie
Vostre bras l'autre jour, parlant avecques vous :
Mais le bras seulement fut captif de mes nouds,
Sans vous pouvoir lier ny cœur ny fantaisie.

Beauté, que pour maistresse unique j'ay choisie,
Le sort est inegal : vous triomphez de nous.
Vous me tenez esclave esprit bras et genous,
Et Amour ne vous tient ny prinse ny saisie.

Je veux parler, Maistresse, à quelque vieil char-
[meur,
Pour vous rendre amoureuse, et changer vostre
[humeur,
Et qu'une mesme playe à nos cœurs soit semblable.

Je faux : l'amour qu'on charme est de peu de se-
Estre beau jeune riche eloquent agreable, [jour.
Non les vers enchantez, sont les sorciers d'Amour.

XXV

D'un profond pensement j'avois si fort troublee
L'imagination qui toute en vous estoit,
Que mon ame à tous coups de mes levres sortoit,
Pour estre en me laissant à la vostre assemblee.

J'ay cent fois la fuitive au logis r'appelee,
Qu'Amour me desbauchoit : ores elle escoutoit,
Et ores sans m'ouyr le frein elle emportoit,
Comme un jeune Poulain qui court à la vollee.

La tançant je disois, Tu te vas decevant :
Si elle nous aimoit, nous aurions plus souvent
Ou chiffres ou message ou lettre accoustumee.

Elle a de nos chansons et non de nous souci.
Mon ame, sois plus fine : il nous faut tout ainsi
Qu'elle nous paist de vent, la paistre de fumee.

XXVI

Je fuy les grands chemins frayez du populaire,
Et les villes où sont les peuples amassez :
Les rochers, les forests desja sçavent assez
Quelle trampe a ma vie estrange et solitaire.

Si ne suis-je si seul, qu'Amour mon secretaire
N'accompagne mes pieds debiles et cassez :
Qu'il ne conte mes maux et presens et passez
A ceste voix sans corps, qui rien ne sçauroit taire.

Souvent plein de discours, pour flatter mon esmoy,
Je m'arreste, et je dy, Se pourroit-il bien faire
Qu'elle pensast, parlast, ou se souvint de moy?

Qu'à sa pitié mon mal commençast à desplaire ?
Encor que je me trompe, abusé du contraire
Pour me faire plaisir, Helene, je le croy.

XXVII

Chef escole des arts, le sejour de science,
Où vit un intellect qui foy du Ciel nous faict,
Une heureuse memoire un jugement parfaict,
D'où Pallas reprendroit sa seconde naissance :

Chef le logis d'honneur de vertu de prudence,
Ennemy capital du vice contrefait :
Chef petit Univers qui monstres par effet
Que tu as du grand Tout parfaicte cognoissance :

Et toy divin esprit qui du Ciel est venu,
Dedans un autre Ciel où tu es retenu
Simple rond et parfait, comme icy nous ne sommes

Où tout est embrouillé, sans ordre ny sans loy :
Puisque tu es divin, aye pitié de moy :
Il appartient aux Dieux d'avoir pitié des hommes.

XXVIII

Si j'estois seulement en vostre bonne grace
Par l'erre d'un baiser doucement amoureux,
Mon cœur au departir ne seroit langoureux,
En espoir d'eschauffer quelque jour vostre glace.

Si j'avois le portrait de vostre belle face,
Las ! je demande trop ! ou bien de vos cheveux,
Content de mon malheur je serois bien-heureux
Et ne voudrois changer aux celestes de place.

Mais je n'ay rien de vous que je puisse emporter,
Qui soit cher à mes yeux pour me reconforter,
Ne qui me touche au cœur d'une douce memoire.

Vous dites que l'Amour entretient ses accords
Par l'esprit seulement, je ne sçaurois le croire :
Car l'esprit ne sent rien que par l'ayde du corps.

XXIX

De vos yeux, le mirouer du Ciel et de Nature,
La retraite d'Amour, la forge de ses dards,
D'où coule une douceur, que versent vos regards
Au cœur, quand un rayon y survient d'aventure,

Je tire pour ma vie une douce pasture,
Une joye, un plaisir, que les plus grands Cesars,
Au milieu du triomphe, entre un camp de soudars,
Ne sentirent jamais : mais courte elle me dure.

Je la sens distiller goutte à goutte en mon cœur,
Pure saincte parfaicte angelique liqueur,
Qui m'eschaufe le sang d'une chaleur extrême.

Mon ame la reçoit avecquc tel plaisir,
Que tout esvanouy je n'ay pas le loisir
Ny de gouster mon bien, ny penser à moymesme.

XXX

L'arbre qui met à croistre a la plante asseuree :
Celuy qui croist bien tost, ne dure pas long temps,
Il n'endure des vents les souflets inconstans :
Ainsi l'amour tardive est de longue duree.

Ma foy du premier jour ne vous fut pas donnee :
L'Amour et la Raison, comme deux combatans,
Se sont escarmouchez l'espace de quatre ans :
A la fin j'ay perdu, veincu par destinee.

Il estoit destiné par sentence des Cieux,
Que je devois servir, mais adorer vos yeux :
J'ay, comme les Geans, au Ciel fait resistance.

Aussi je suis comme eux maintenant foudroyé,
Pour resister au bien qu'ils m'avoient ottroyé :
Je meurs, et si ma mort m'est trop de recompense.

XXXI

Ostez vostre beauté, ostez vostre jeunesse,
Ostez ces rares dons que vous tenez des Cieux,
Ostez ce docte esprit, ostez moy ces beaux yeux,
Cet aller, ce parler digne d'une Deesse :

Je ne vous seray plus d'une importune presse
Fascheux comme je suis : vos dons si precieux
Me font en les voyant devenir furieux,
Et par le desespoir l'ame prend hardiesse.

Pource si quelquefois je vous touche la main,
Par courroux vostre teint n'en doit devenir blesme :
Je suis fol, ma raison n'obeyt plus au frein,

Tant je suis agité d'une fureur extrême.
Ne prenez, s'il vous plaist, mon offence à desdain,
Mais douce pardonnez mes fautes à vous mesme.

XXXII

De vostre belle vive angelique lumiere,
Le beau logis d'Amour de douceur de rigueur,
S'eslance un doux regard, qui me navrant le cœur
Desrobe loin de moy mon ame prisonniere.

Je ne sçay ny moyen remede ny maniere
De sortir de vos rets, où je vis en langueur :
Et, si extrême ennuy traine plus en longueur,
Vous aurez de mon corps la despouille derniere.

Yeux qui m'avez blessé, yeux mon mal et mon bien,
Guarissez vostre playe : Achille le peut bien.
Vous estes tout-divins, il n'estoit que pur homme.

Voyez, parlant à vous, comme le cœur me faut !
Helas ! je ne me deuls du mal qui me consomme :
Le mal dont je me deuls, c'est qu'il ne vous en
[chaut.

XXXIII

Nous promenant tous seuls, vous me distes
[Maistresse,
Qu'un chant vous desplaisoit, s'il n'estoit douce-
[reux :
Que vous aimiez les plaints des tristes amoureux,
Toute voix lamentable et pleine de tristesse.

Et pource (disiez-vous) quand je suis loin de
[presse,
Je choisis vos Sonnets qui sont plus douloureux :
Puis d'un champ qui est propre au sujet langou-
[reux,
Ma nature et Amour veulent que je me paisse.

Vos propos sont trompeurs. Si vous aviez souci
De ceux qui ont un cœur larmoyant et transi,
Je vous ferois pitié par une sympathie :

Mais vostre œil cauteleux, à tromper trop subtil,
Pleure en chantant mes vers, comme le Crocodil,
Pour mieux me desrober par feintise la vie.

XXXIV

Cent et cent fois le jour l'Orange je rebaise,
Et le Citron qui part de vostre belle main,
Doux present amoureux, que je loge en mon sein
Pour leur faire sentir combien je sens de braise.

Quand ils sont demy-cuits, leur chaleur je r'ap-
[paise,
Versant des pleurs dessus, dont triste je suis plein :
Et de ta nonchalance avec eux je me plain,
Qui cruelle te ris de me voir à mal-aise.

Oranges et Citrons sont symboles d'Amour :
Ce sont signes muets, que je puis quelque jour
T'arrester, comme fit Hippomene Atalante.

Mais je ne le puis croire : Amour ne le veut pas,
Qui m'attache du plomb pour retarder mes pas,
Et te donne à fuir des ailes à la plante.

XXXV

Tousjours pour mon sujet il faut que je vous aye
En peinture, pour voir vos deux Astres jumeaux,
Vos yeux, mes deux Soleils, qui feints me sont si
[beaux,
Qu'à trouver autre jour autre part je n'essaye.

Le chant du Rossignol m'est le chant d'une
Orfraye,
Roses me sont Chardons, torrens me sont ruis-
La Vigne mariee à l'entour des Ormeaux, [seaux,
Et le Printemps au cœur me rengrege la playe.

Mon plaisir en ce mois c'est de voir les Coloms
S'emboucher bec à bec de baisers doux et longs,
Dés l'aube jusqu'au soir que le Soleil se plonge.

O bien-heureux Pigeons, vray germe Cyprien,
Vous avez par nature et par effect le bien
Que je n'ose esperer tant seulement en songe!

XXXVI

Vous me distes, Maistresse, estant à la fenestre,
Regardant vers Mont-martre et les champs [d'alentour :
La solitaire vie, et le desert sejour
Valent mieux que la Cour, je voudrois bien y estre.

A l'heure mon esprit de mes Sens seroit maistre,
En jeusne et oraison je passerois le jour,
Je desfi'rois les traicts et les flames d'Amour :
Ce cruel de mon sang ne pourroit se repaistre.

Quand je vous respondy, Vous trompez de [penser
Qu'un feu ne soit pas feu pour se couvrir de [cendre :
Sur les cloistres sacrez la flame on voit passer :

Amour dans les deserts comme aux villes s'en-[gendre.
Contre un Dieu si puissant, qui les Dieux peut [forcer,
Jeusnes ny oraisons ne se peuvent defendre.

XXXVII

Voicy le mois d'Avril, où nasquit la merveille
Qui fait en terre foy de la beauté des Cieux,
Le mirouer de vertu, le Soleil de mes yeux,
Seule Phenix d'honneur, qui les ames resveille.

Les Œillets et les Liz et la Rose vermeille
Servirent de berceau : la Nature et les Dieux
La regarderent naistre, et d'un soin curieux
Amour enfant comme elle alaicta sa pareille.

Les Muses, Apollon et les Graces estoient
Tout alentour du lict, qui à l'envy jettoient
Des fleurs sur l'Angelette. Ah ! ce mois me convie

D'eslever un autel, et suppliant Amour
Sanctifier d'Avril le neufiesme jour,
Qui m'est cent fois plus cher que celuy de ma vie.

XXXVIII

D'autre torche mon cœur ne pouvoit s'allumer
Sinon de tes beaux yeux, où l'amour me convie :
J'avois desja passé le meilleur de ma vie,
Tout franc de passion, fuyant le nom d'aimer.

Je soulois maintenant ceste Dame estimer,
Et maintenant ceste autre où me portoit l'envie,
Sans rendre ma franchise à quelqu'une asservie :
Rusé je ne voulois dans les rets m'enfermer.

Maintenant je suis pris, et si je prens à gloire
D'avoir perdu le camp, frustré de la victoire :
Ton œil vaut un combat de dix ans d'Ilion.

Amour comme estant Dieu n'aime pas les
[superbes :
Sois douce à qui te prie, imitant le Lion.
La foudre abat les monts, non les petites herbes.

XXXIX

Agathe, où du Soleil le signe est imprimé
(L'escrevice marchant comme il fait en arriere)
Cher present que je donne à toy chere guerriere,
Mon don pour le Soleil est digne d'estre aimé.

Le Soleil va tousjours de flames allumé,
Je porte au cœur le feu de ta belle lumiere :
Il est l'ame du monde, et ma force premiere
Depend de ta vertu, dont je suis animé.

O douce belle vive angelique Sereine,
Ma toute Pasithee, essence sur-humaine,
Merveille de Nature, exemple sans pareil,

D'honneur et de beauté l'ornement et le signe,
Puis que rien icy bas de ta vertu n'est digne,
Que te puis-je donner sinon que le Soleil ?

XL

Puis que tu cognois bien qu'affamé je me pais
Du regard de tes yeux, dont larron je retire
Des rayons, pour nourrir ma douleur qui s'empire,
Pourquoy me caches-tu l'œil par qui tu me plais ?

Tu es deux fois venue à Paris, et tu fais
Semblant de n'y venir, afin que mon martire
Ne s'allege en voyant ton œil que je desire,
Dont la vive vertu me nourrist de ses rais.

Tu vas bien à Hercueil avecque ta cousine
Voir les prez les jardins et la source voisine
De l'Antre, où j'ay chanté tant de divers accords.

Tu devois m'appeler, oublieuse Maistresse :
Ton coche n'eust courbé soubs une masse espesse :
Car je ne suis plus rien qu'un fantôme sans corps.

XLI

Comme je regardois ces yeux, mais ceste fouldre,
Dont l'esclat amoureux ne part jamais en vain,
Sa blanche charitable et delicate main
Me parfuma le chef et la barbe de pouldre.

Pouldre l'honneur de Cypre, actuelle à resouldre
L'ulcere qui s'encharne au plus creux de mon sein,
Depuis telle faveur j'ay senty mon cœur sain,
Ma playe se reprendre, et mon mal se dissouldre.

Pouldre, Atomes sacrez qui sur moi voletoient,
Où toute Cypre, l'Inde et leurs parfums estoient,
Je vous sens dedans l'ame. O Pouldre souhaitee,

En parfumant mon chef vous avez combatu
Ma douleur et mon cœur : je faux, c'est la vertu
De ceste belle main qui vous avoit jettee.

XLII

Cet amoureux desdain, ce Nenny gracieux,
Qui refusant mon bien, me reschaufent l'envie
Par leur fiere douceur d'assujettir ma vie,
Où sont desja sujets mes pensers et mes yeux,

Me font transir le cœur, quand trop impetueux
A baiser vostre main le desir me convie,
Et vous la retirant feignez d'estre marrie,
Et m'appelez, honteuse, amant presomptueux.

Mais sur tout je me plains de vos douces menaces,
De vos lettres qui sont toutes pleines d'audaces,
De moymesme, d'Amour, de vous et de vostre
[art,

Qui si doucement farde et sucre sa harangue,
Qu'escrivant et parlant vous n'avez traict de
[langue
Qui ne me soit au cœur la poincte d'un poignart.

XLIII

J'avois, en regardant tes beaux yeux, enduré
Tant de flames au cœur, que plein de seicheresse
Ma langue estoit reduite en extreme destresse,
Ayant de trop parler tout le corps alteré.

Lors tu fis apporter en ton vase doré
De l'eau froide d'un puits : et la soif qui me presse
Me fist boire à l'endroit où tu bois, ma Maistresse,
Quand ton vaisseau se voit de ta levre honoré.

Mais le vase amoureux de ta bouche qu'il baise,
En rechauffant ses bords du feu qu'il a receu,
Le garde en sa rondeur comme en une fournaise.

Seulement au toucher je l'ay bien apperceu.
Comment pourroy-je vivre un quart d'heure à [mon aise
Quand je sens contre moy l'eau se tourner en feu ?

XLIV

Comme une belle fleur assise entre les fleurs,
Mainte herbe vous cueillez en la saison plus tendre
Pour me les envoyer, et pour soigneuse apprendre
Leurs noms et qualitez, especes et valeurs.

Estoit-ce point afin de guarir mes douleurs,
Ou de faire ma playe amoureuse reprendre ?
Ou bien s'il vous plaisoit par charmes entreprendre
D'ensorceler mon mal, mes flames et mes pleurs ?

Certes je croy que non : nulle herbe n'est mais-
[tresse
Contre le coup d'Amour envieilly par le temps.
C'estoit pour m'enseigner qu'il faut dés la jeu-
[nesse,

Comme d'un usufruict prendre son passetemps :
Que pas à pas nous suit l'importune vieillesse,
Et qu'Amour et les fleurs ne durent qu'un Prin-
[temps.

XLV

Doux desdains douce amour d'artifice cachee,
Doux courroux enfantin, qui ne garde son cœur,
Doux d'endurer passer un long temps en lon-
[gueur,
Sans me voir, sans m'escrire, et faire la faschee :

Douce amitié souvent perdue et recherchée,
Doux de tenir d'entree une douce rigueur,
Et sans me saluer me tenir en langueur,
Et feindre qu'autre part on est bien empeschee :

Doux entre le despit et entre l'amitié,
Dissimulant beaucoup, ne parler qu'à moitié,
Mais m'appeler volage et prompt de fantasie,

Blasmer ma conscience et douter de ma foy,
Injure plus mordante au cœur je ne reçoy :
Car douter de ma foy c'est crime d'heresie.

XLVI

Pour voir d'autres beautez mon desir ne s'appaise,
Tant du premier assaut vos yeux m'ont surmonté,
Tousjours à l'entour d'eux vole ma volonté,
Yeux qui versent en l'ame une si chaude braise.

Mais vous embellissez de me voir à mal-aise,
Tigre, roche de mer, la mesme cruauté,
Comme ayant le desdain si joint à la beauté
Que de plaire à quelcun semble qu'il vous des-
[plaise.

Desja par longue usance aimer je ne sçaurois
Sinon vous, qui sans pair à soymesme ressemble.
Si je changeois d'amour, de douleur je mourrois.

Seulement quend je pense au changement je
[tremble :
Car tant dedans mon cœur toute je vous reçois,
Que d'aimer autre part, c'est hayr ce me semble.

XLVII

Coche cent fois heureux, où ma belle Maistresse
Et moy nous promenons raisonnans de l'amour :
Jardin cent fois heureux, des Nymphes le sejour,
Qui pensent, la voyant, voir leur mesme Deesse.

Bienheureuse l'Eglise, où je pris hardiesse
De contempler ses yeux, qui des miens sont le [jour,
Qui ont chauds les regards, qui ont tout à l'entour
Un petit camp d'Amours qui jamais ne les laisse.

Heureuse la Magie, et les cheveux bruslez,
Le murmure, l'encens et les vins escoulez
Sur l'image de cire : ô bien-heureux servage !

O moy sur tous amans le plus avantureux
D'avoir osé choisir la vertu de nostre âge,
Dont la terre est jalouse, et le Ciel amoureux.

XLVIII

Ton extrême beauté par ses rais me retarde
Que je n'ose mes yeux sur les tiens asseurer,
Debile je ne puis leurs regards endurer.
Plus le soleil esclaire, et moins on le regarde.

Helas ! tu es trop belle, et tu dois prendre garde
Qu'un Dieu si grand thresor ne puisse desirer,
Qu'il ne t'en-vole au Ciel pour la terre empirer.
« La chose precieuse est de mauvaise garde.

Les Dragons sans dormir tous pleins de cruauté,
Gardoient les pommes d'or pour leur seule beauté:
Le visage trop beau n'est pas chose trop bonne.

Danaé le sceut bien, qui sentit l'or trompeur.
Mais l'or qui domte tout, devant tes yeux s'es-
[tonne,
Tant ta chaste vertu le fait trembler de peur.

XLIX

D'un solitaire pas je ne marche en nul lieu,
Qu'Amour bon artisan ne m'imprime l'image
Au profond du penser de ton gentil visage,
Et des propos douteux de ton dernier Adieu.

Plus fermes qu'un rocher, engravez au milieu
De mon cœur je les porte : et s'il n'y a rivage,
Fleur, antre ny rocher, ny forest ny bocage,
A qui je ne les conte, à Nymphe ny à Dieu.

D'une si rare et douce ambrosine viande
Mon esperance vit, qui n'a voulu depuis
Se paistre d'autre apast, tant elle en est friande.

Ce jour de mille jours m'effaça les ennuis :
Car tant opiniastre en ce plaisir je suis,
Que mon ame pour vivre autre bien ne demande.

L

Bien que l'esprit humain s'enfle par la doctrine
De Platon qui le vante influxion des Cieux,
Si est-ce sans le corps qu'il seroit ocieux,
Et auroit beau louer sa celeste origine.

Par les Sens l'ame voit, ell' oyt, ell' imagine,
Ell' a ses actions du corps officieux :
L'esprit incorporé devient ingenieux,
La matiere le rend plus parfait et plus digne.

Or vous aimez l'esprit, et sans discretion
Vous dites que des corps les amours sont pollues.
Tel dire n'est sinon qu'imagination

Qui embrasse le faux pour les choses cognues :
Et c'est renouveller la fable d'Ixion,
Qui se paissoit de vent et n'aimoit que des nues.

LI

Amour a tellement ses fleches enfermees
En mon ame, et ses coups y sont si bien enclos,
Qu'Helene est tout mon cœur, mon sang et mes
[propos,
Tant j'ay dedans l'esprit ses beautez imprimees.

Si les François avoient les ames allumees
D'amour ainsi que moy, nous serions à repos :
Les champs de Montcontour n'eussent pourry
[nos os,
Ny Dreux, ny Jazeneuf n'eussent veu nos armees.

Venus, va mignarder les moustaches de Mars :
Conjure ton guerrier par tes benins regars,
Qu'il nous donne la paix, et de tes bras l'enserre.

Pren pitié des François, race de tes Troyens,
A fin que nous facions en paix la mesme guerre
Qu'Anchise te faisoit sur les monts Ideens.

LII

Dessus l'autel d'Amour planté sur vostre table
Me fistes un serment, je vous le fis aussi,
Que d'un cœur mutuel à s'aimer endurcy
Nostre amitié promise iroit inviolable.

Je vous juray ma foy, vous feistes le semblable,
Mais vostre cruauté, qui des Dieux n'a soucy,
Me promettoit de bouche, et me trompoit ainsi :
Ce-pendant vostre esprit demeuroit immuable.

O jurement fardé sous l'espece d'un Bien !
O perjurable autel ! ta Deité n'est rien.
O parole d'amour non jamais asseuree !

J'ay pratiqué par vous le proverbe des vieux :
Jamais des amoureux la parole juree
N'entra (pour les punir) aux oreilles des Dieux.

LIII

J'errois à la volee, et sans respect des lois
Ma chair dure à donter me commandoit à force,
Quand tes sages propos despouillerent l'escorce
De tant d'opinions que frivoles j'avois.

En t'oyant discourir d'une si saincte vois,
Qui donne aux voluptez une mortelle entorce,
Ta parole me fist par une douce amorce
Contempler le vray bien duquel je m'esgarois.

Tes mœurs et ta vertu, ta prudence et ta vie
Tesmoignent que l'esprit tient de la Deité :
Tes raisons de Platon, et ta Philosophie,

Que le vieil Promethee est une verité,
Et qu'apres que du ciel la flame il eut ravie,
Il maria la Terre à la Divinité.

LIV

Bienheureux fut le jour où mon ame sujette
Rendit obeissance à ta douce rigueur,
Quand d'un traict de ton œil tu me perças le cœur,
Qui ne veut endurer qu'un autre luy en jette.

La Raison pour neant au chef fit sa retraite,
Et se mit au dongeon, comme au lieu le plus seur:
D'esperance assaillie et prise de douceur,
Trahit ma liberté, tant elle est indiscrette.

Mon destin le permet, qui pour mieux m'offenser
Baille mon cœur en garde à la foy du Penser
Qui trompe son seigneur, desloyal sentinelle,

Vendant de nuict mon camp et mon cœur aux [Amours.
J'auray sans cesse en l'ame une guerre eternelle :
Mes pensers et mon cœur me trahissent tousjours.

LV

Je sens de veine en veine une chaleur nouvelle,
Qui me trouble le sang et m'augmente le soing.
Adieu ma liberté, j'en appelle à tesmoing
Ce mois qui du beau nom d'Aphrodite s'appelle.

Comme les jours d'Avril mon mal se renouvelle :
Amour qui tient mon Astre et ma vie en son poing,
M'a tant seduit l'esprit que de pres et de loing
Tousjours à mon secours en vain je vous appelle.

Je veux rendre la place en jurant vostre nom,
Que le premier article avant que je la rende,
C'est qu'un cœur amoureux ne veut de compa-
[gnon.

L'amant non plus qu'un Roy de rival ne de-
[mande.
Vous aurez en mes vers un immortel renom :
Pour n'avoir rien de vous la recompense est grande.

MADRIGAL

Si c'est aimer, Madame, et de jour et de nuict
Resver, songer, penser le moyen de vous plaire,
Oublier toute chose, et ne vouloir rien faire
Qu'adorer et servir la beauté qui me nuit :

Si c'est aimer de suivre un bon-heur qui me fuit,
De me perdre moy mesme et d'estre solitaire,
Souffrir beaucoup de mal, beaucoup craindre et
[me taire,
Pleurer, crier mercy et m'en voir esconduit :

Si c'est aimer de vivre en vous plus qu'en moy-
[mesme,
Cacher d'un front joyeux une langueur extrême,
Sentir au fond de l'ame un combat inegal,
Chaud, froid, comme la fiévre amoureuse me
[traitte :
Honteux parlant à vous de confesser mon mal :

Si cela c'est aimer, furieux je vous aime.
Je vous aime, et sçay bien que mon mal est fatal :
Le cœur le dit assez, mais la langue est muette.

LVI

Amour est sans milieu, c'est une chose extrême
Qui ne veut (je le sçay) de tiers ny de moitié :
Il ne faut point trencher en deux une amitié.
« Un est nombre parfait, imparfait le deuxiéme.

J'aime de tout mon cœur, je veux aussi qu'on
Le desir au desir d'un nœud ferme lié, [m'aime.
Par le temps ne s'oublie et n'est point oublié,
Il est tousjours son tout, contenté de soy mesme.

Mon ombre me fait peur, et jaloux je ne puis
Avoir un compaignon, tant amoureux je suis,
Et tant je m'essentie en la personne aimée.

L'autre amitié ressemble aux enfans sans raison :
C'est se feindre une flame, une vaine prison,
Où le feu contrefait ne rend qu'une fumée.

LVII

Ma fiévre croist tousjours, la vostre diminue :
Vous le voyez, Helene, et si ne vous en chaut.
Vous retenez le froid et me laissez le chaut :
La vostre est à plaisir, la mienne est continue.

Vous avez telle peste en mon cœur respandue,
Que mon sang s'est gasté, et douloir il me faut
Que ma foible Raison dès le premier assaut,
Pour craindre trop vos yeux ne s'est point de-
[fendue.

Je n'en blasme qu'Amour, seul autheur de mon
[mal,
Qui me voyant tout nud comme archer desloyal,
De mainte et mainte playe a mon ame entamée,

Gravant à coups de fleche en moy vostre por-
[traict :
Et à vous qui estiez contre tous deux armée,
N'a monstré seulement la poincte de son traict.

LVIII

Je sens une douceur à conter impossible,
Dont ravy je jouys par le bien du penser,
Qu'homme ne peut escrire ou langue prononcer,
Quand je baise ta main en amour invincible.

Contemplant tes beaux yeux ma pauvre ame
[passible
En se pasmant se perd, lors je sens amasser
Un sang froid sur mon cœur, qui garde de passer
Mes esprits, et je reste une image insensible.

Voila que peut ta main et ton œil, où les trais
D'Amour sont si serrez, si chauds et si espais
Au regard Medusin qui en rocher me mue.

Mais bien que mon malheur procede de les voir,
Je voudrois et mille yeux et mille mains avoir,
Pour voir et pour toucher leur beauté qui me tue.

LIX

Ne romps point au mestier par le milieu la trame
Qu'Amour en ton honneur m'a commandé [d'ourdir :
Ne laisses au travail mes poulces engourdir
Maintenant que l'ardeur à l'ouvrage m'enflame :

Ne verse point de l'eau sur ma bouillante flame,
Il faut par ta douceur mes Muses enhardir :
Ne souffre de mon sang le bouillon refroidir,
Et tousjours de tes yeux aiguillonne moy l'ame.

Dés le premier berceau n'estoufe point ton nom :
Pour bien le faire croistre, il ne le faut sinon
Nourrir d'un doux espoir pour toute sa pasture :

Tu le verras au Ciel de petit s'eslever.
Courage, ma Maistresse, il n'est chose si dure
Que par longueur de temps on ne puisse achever.

LX

J'attachay des bouquets de cent mille couleurs,
De mes pleurs arrosez harsoir dessus ta porte :
Les larmes sont les fruits que l'Amour nous [apporte,
Les souspirs en la bouche, et au cœur les douleurs.

Les pendant je leur dy, Ne perdez point vos fleurs
Que jusques à demain que la cruelle sorte :
Quand elle passera, tombez de telle sorte
Que son chef soit mouillé de l'humeur de mes [pleurs.

Je reviendray demain. Mais si la nuict, qui ronge
Mon cœur, me la donnoit par songe entre mes bras,
Embrassant pour le vray l'idole du mensonge,

Soulé d'un faux plaisir je ne reviendrois pas.
Voyez combien ma vie est pleine de trespas,
Quand tout mon reconfort ne depend que du [songe !

LXI

Madame se levoit un beau matin d'Esté,
Quand le Soleil attache à ses chevaux la bride :
Amour estoit present avec sa trousse vuide,
Venu pour la remplir des traicts de sa clairté.

J'entre-vy dans son sein deux pommes de beauté,
Telles qu'on ne voit point au verger Hesperide :
Telles ne porte point la Deesse de Gnide,
Ny celle qui a Mars des siennes allaité.

Telle enflure d'yvoire en sa voûte arrondie,
Tel relief de Porphyre, ouvrage de Phidie,
Eut Andromede alors que Persee passa,

Quand il la vit liee à des roches marines,
Et quand la peur de mort tout le corps luy glaça,
Transformant ses tetins en deux boules marbrines.

LXII

Je ne veux point la mort de celle qui arreste
Mon cœur en sa prison : mais Amour, pour venger
Mes larmes de six ans, fay ses cheveux changer,
Et seme bien espais des neiges sur sa teste.

Si tu veux, la vengeance est desja toute preste :
Tu accourcis les ans, tu les peux allonger :
Ne souffres en ton camp ton soudart outrager :
Que vieille elle devienne, ottroyant ma requeste.

Elle se glorifie en ses cheveux frisez,
En sa verde jeunesse, en ses yeux aiguisez,
Qui tirent dans les cœurs mille poinctes encloses.

Pourquoy te braves-tu de cela qui n'est rien ?
La beauté n'est que vent, la beauté n'est pas bien :
Les beautez en un jour s'en-vont comme les Roses.

LXIII

Si j'ay bien ou mal dit en ces Sonnets, Madame,
Et du bien et du mal vous estes cause aussi :
Comme je le sentois, j'ay chanté mon souci,
Taschant à soulager les peines de mon ame.

Hà, qu'il est mal-aisé, quand le fer nous entame,
S'engarder de se plaindre et de crier merci !
Tousjours l'esprit joyeux porte haut le sourci,
Et le melancholique en soy-mesme se pâme.

J'ay suivant vostre amour le plaisir poursuivy,
Non le soin, non le dueil, non l'espoir d'une at-
[tente.
S'il vous plaist ostez moy tout argument d'ennuy :

Et lors j'auray la voix plus gaillarde et plaisante.
Je ressemble au mirouer, qui tousjours represente
Tout cela qu'on luy monstre et qu'on fait devant
[luy.

FIN DU PREMIER LIVRE
DES SONNETS D'HELENE

LE SECOND LIVRE

DES SONNETS

POUR HELENE

I

Soit qu'un sage amoureux ou soit qu'un sot me lise,
Il ne doit s'esbayr voyant mon chef grison,
Si je chante d'amour : tousjours un vieil tison
Cache un germe de feu dessous la cendre grise.

Le bois verd à grand'peine en le souflant s'attise,
Le sec sans le soufler brusle en toute saison.
La Lune se gaigna d'une blanche toison,
Et son vieillard Tithon l'Aurore ne mesprise.

Lecteur, je ne veux estre escolier de Platon,
Qui pour trop contempler a tousjours le teint
[blesme :
Ny volontaire Icare ou lourdaut Phaëthon,

Perdus pour attenter une sottise extrême :
Mais sans me contrefaire ou Voleur ou Charton,
De mon gré je me noye et me brusle moymesme.

II

Afin qu'en renaissant de siecle en siecle vive
La parfaite amitié que Ronsard vous portoit,
Comme vostre beauté la raison luy ostoit,
Comme vous enchaisnez sa liberté captive :

Afin que d'âge en âge à nos neveux arrive,
Que toute dans mon sang vostre figure estoit,
Et que rien sinon vous mon cœur ne souhaitoit,
Je vous fais un present de ceste Sempervive.

Elle vit longuement en sa jeune verdeur :
Long temps apres la mort je vous feray revivre,
Tant peut le docte soin d'un gentil serviteur,

Qui veut en vous servant toutes vertus ensuivre.
Vous vivrez et croistrez comme Laure en gran-
[deur,
Au moins tant que vivront les plumes et le livre.

III

Amour, qui as ton regne en ce monde si ample,
Voy ta gloire et la mienne errer en ce jardin :
Voy comme son bel œil, mon bel astre divin,
Surmonte de clairté les lampes de ton Temple.

Voy son corps des beautez le portrait et l'exem-
[ple,
Qui ressemble une Aurore au plus beau du matin :
Voy son front, mais un ciel seigneur de mon
[Destin,
Où comme en un miroer Nature se contemple.

Voy-la marcher pensive, et n'aimer rien que soy,
T'emprisonner de fleurs et triompher de toy :
Voy naistre soubs ses pieds les herbes bien-heu-
[reuses.

Voy sortir un Printemps des rayons de ses yeux :
Et voy comme à l'envy ses flames amoureuses
Embellissent la terre et serenent les Cieux.

IV

Tandis que vous dancez et ballez à vostre aise,
Et masquez vostre face ainsi que vostre cœur,
Passionné d'amour, je me plains en langueur,
Ore froid comme neige, ore chaud comme braise.

Le Carnaval vous plaist : je n'ay rien qui me plaise
Sinon de souspirer contre vostre rigueur,
Vous appeller ingrate, et blasmer la longueur
Du temps que je vous sers sans que mon mal [s'appaise.

Maistresse, croyez moy je ne fais que pleurer,
Lamenter souspirer et me desesperer :
Je desire la mort et rien ne me console.

Si mon front si mes yeux ne vous en sont tes- [moins,
Ma plainte vous en serve, et permettez au moins
Qu'aussi bien que le cœur je perde la parole.

V

N'oubliez, mon Helene, aujourd'huy qu'il faut
[prendre
Des cendres sur le front, qu'il n'en faut point
[chercher
Autre part qu'en mon cœur, que vous faites seicher,
Vous riant du plaisir de le tourner en cendre.

Quel pardon pensez-vous des Celestes attendre ?
Le meurtre de vos yeux ne se sçauroit cacher :
Leurs rayons m'ont tué, ne pouvant estancher
La playe qu'en mon sang leur beauté fait des-
[cendre.

La douleur me consume, ayez de moy pitié.
Vous n'aurez de ma mort ny profit ny louange :
Cinq ans meritent bien quelque peu d'amitié.

Vostre volonté passe et la mienne ne change.
Amour qui voit mon cœur voit vostre mauvais-
[tié :
Il tient l'arc en la main, gardez qu'il ne se vange.

VI

ANAGRAMME.

Tu es seule mon cœur, mon sang et ma Deesse,
Ton œil est le filé et le RÉ bien-heureux,
Qui prend, quand il luy plaist, les hommes gene-
Et se prendre des sots jamais il ne se laisse. [reux,

L'honneur, la chasteté, la vertu, la sagesse,
Logent en ton esprit, lequel rend amoureux
Tous ceux qui de nature ont un cœur desireux
D'honorer les beautez d'une docte Maistresse.

Les noms ont efficace et puissance et vertu :
Je le voy par le tien, lequel m'a combatu
Et l'esprit et le corps par armes non legeres.

Sa force à moy fatale a causé mon soucy.
Voilà comme de nom, d'effect tu es aussi
LE RÉ DES GENEREUS, Elene de Surgeres.

VII

Ha que ta Loy fut bonne et digne d'estre apprise,
Grand Moise, grand Prophete, et grand Minos
[de Dieu,
Qui grand Legislateur commandas à l'Hebrieu
Qu'apres sept ans passez liberté fust acquise.

Je voudrois, grand Guerrier, que celle que j'ay
[prise
Pour Dame, et qui se sied de mon cœur au milieu,
Voulust qu'en mon endroit ton ordonnance eust
[lieu,
Et qu'au bout de sept ans m'eust remis en fran-
[chise.

Sept ans sont ja passez qu'en servage je suis :
Servir encor sept ans de bon cœur je la puis,
Pourveu qu'au bout du temps de son cœur je
[jouisse.

Mais ceste Grecque Helene ayant peu de souci
De la loy des Hebrieux, d'un courage endurci
Contre les loix de Dieu n'affranchit mon service.

VIII

Je plante en ta faveur cest arbre de Cybelle,
Ce Pin, où tes honneurs se liront tous les jours :
J'ay gravé sur le tronc nos noms et nos amours,
Qui croistront à l'envy de l'escorce nouvelle.

Faunes qui habitez ma terre paternelle,
Qui menez sur le Loir vos dances et vos tours,
Favorisez la plante et luy donnez secours,
Que l'Esté ne la brusle, et l'Hyver ne la gelle.

Pasteur qui conduiras en ce lieu ton troupeau,
Flageolant une Eclogue en ton tuyau d'aveine,
Attache tous les ans à cest arbre un tableau,

Qui tesmoigne aux passans mes amours et ma [peine :
Puis l'arrosant de laict et du sang d'un agneau,
Dy, Ce Pin est sacré, c'est la plante d'Helene.

IX

Ny la douce pitié, ny le pleur lamentable
Ne t'ont baillé ton nom : ton nom Grec vient [d'oster,
De ravir, de tuer, de piller, d'emporter
Mon esprit et mon cœur, ta proye miserable.

Homere en se jouant de toy fit une fable,
Et moy l'histoire au vray. Amour, pour te flater,
Comme tu fis à Troye, au cœur me vient jetter
Le feu qui de mes os se paist insatiable.

La voix, que tu feignois à l'entour du Cheval
Pour decevoir les Grecs, me devoit faire sage :
Mais l'homme de nature est aveugle à son mal,

Qui ne peut se garder ny prevoir son dommage ;
Au pis-aller je meurs pour ce beau nom fatal,
Qui mit toute l'Asie et l'Europe en pillage.

X

Adieu belle Cassandre, et vous belle Marie,
Pour qui je fu trois ans en servage à Bourgueil :
L'une vit, l'autre est morte, et ores de son œil
Le Ciel se resjouyst dont la terre est marrie.

Sur mon premier Avril, d'une amoureuse envie
J'adoray vos beautez : mais vostre fier orgueil
Ne s'amollit jamais pour larmes ny pour dueil,
Tant d'une gauche main la Parque ourdit ma vie.

Maintenant en Automne encores malheureux,
Je vy comme au Printemps de nature amoureux,
Afin que tout mon âge aille au gré de la peine.

Et or' que je deusse estre affranchi du harnois,
Mon Colonnel m'envoye à grands coups de car-
R'assieger Ilion pour conquerir Heleine. [quois,

XI

Trois jours sont ja passez que je suis affamé
De vostre doux regard, et qu'à l'enfant je semble
Que sa nourrice laisse, et qui crie et qui tremble
De faim en son berceau, dont il est consommé.

Puis que mon œil ne voit le vostre tant aimé,
Qui ma vie et ma mort en un regard assemble,
Vous deviez, pour le moins, m'escrire, ce me
[semble :
Mais vous avez le cœur d'un rocher enfermé.

Fiere ingrate et rebelle, à mon dam trop superbe,
Vostre courage dur n'a pitié de l'amour,
Ny de mon palle teint ja flestry comme une herbe.

Si je suis sans vous voir deux heures à sejour,
Par espreuve je sens ce qu'on dit en proverbe,
L'amoureux qui attend se vieillist en un jour.

XII

Prenant congé de vous, dont les yeux m'ont domté,
Vous me distes un soir comme passionnee,
Je vous aime, Ronsard, par seule destinee,
Le Ciel à vous aimer force ma volonté.

Ce n'est pas vostre corps, ce n'est vostre beauté
Ny vostre âge qui fuit vers l'Automne inclinee :
Ja cela s'est perdu comme une fleur fanee :
C'est seulement du Ciel l'injuste cruauté.

Vous voyant, ma Raison ne s'est pas defendue.
Vous puissé-je oublier comme chose perdue.
Helas ! je ne sçaurois et je le voudrois bien.

Le voulant, je rencontre une force au contraire
Puis qu'on dit que le Ciel est cause de tout bien,
Je n'y veux resister, il le faut laisser faire.

XIII

Quand je pense à ce jour, où pres d'une fontaine
Dans le jardin royal ravy de ta douceur,
Amour te descouvrit les secrets de mon cœur,
Et de combien de maux j'avois mon ame pleine :

Je me pasme de joye, et sens de veine en veine
Couler ce souvenir, qui me donne vigueur,
M'aguise le penser, me chasse la langueur,
Pour esperer un jour une fin à ma peine.

Mes Sens de toutes parts se trouverent contens,
Mes yeux en regardant la fleur de ton Printemps,
L'oreille en t'escoutant : et sans ceste compagne,

Qui tousjours nos propos tranchoit par le milieu,
D'aise au Ciel je volois, et me faisois un Dieu :
Mais tousjours le plaisir de douleur s'accompagne.

XIV

A l'aller, au parler, au flamber de tes yeux,
Je sens bien, je voy bien que tu es immortelle :
La race des humains en essence n'est telle :
Tu es quelque Demon ou quelque Ange des cieux.

Dieu pour favoriser ce monde vicieux,
Te fit tomber en terre, et dessus la plus belle
Et plus parfaite idée inventa la modelle
De ton corps, dont il fut luy-mesmes envieux.

Quand il fit ton esprit, il se pilla soy-mesme :
Il print le plus beau feu du Ciel le plus suprême
Pour animer ta masse, ainçois ton beau printemps.

Hommes, qui la voyez de tant d'honneur pour-
[veue,
Tandis qu'elle est çà bas, soulez-en vostre veue.
Tout ce qui est parfait ne dure pas long temps.

XV

Je ne veux comparer tes beautez à la Lune :
La Lune est inconstante, et ton vouloir n'est qu'un.
Encor moins au Soleil : le Soleil est commun,
Commune est sa lumiere, et tu n'es pas com-
[mune.

Tu forces par vertu l'envie et la rancune.
Je ne suis, te louant, un flateur importun.
Tu sembles à toy-mesme, et n'a portrait aucun :
Tu es toute ton Dieu, ton Astre et ta Fortune.

Ceux qui font de leur Dame à toy comparaison,
Sont ou presomptueux, ou perclus de raison :
D'esprit et de sçavoir de bien loin tu les passes :

Ou bien quelque Demon de ton corps s'est vestu,
Ou bien tu es portrait de la mesme Vertu,
Ou bien tu es Pallas, ou bien l'une des Graces.

XVI

Si vos yeux cognoissoyent leur divine puissance,
Et s'ils se pouvoyent voir, ainsi que je les voy,
Ils ne s'estonneroyent, se cognoissant, dequoy
Divins ils ont veincu une mortelle essence.

Mais par faute d'avoir d'eux-mesmes cognois-
Ils ne peuvent juger du mal que je reçoy : [sance,
Seulement mon visage en tesmoigne pour moy.
Le voyant si desfait, ils voyent leur puissance.

Yeux, où devroit loger une bonne amitié,
Comme vous regardez tout le Ciel et la terre,
Que ne penetrez-vous mon cœur par la moitié ?

Ainsi que de ses rais le Soleil fait le verre,
Si vous le pouviez voir vous en auriez pitié,
Et aux cendres d'un mort vous ne feriez la guerre.

XVII

Si de vos doux regars je ne vais me repaistre
A toute heure, et tousjours en tous lieux vous
[chercher,
Helas ! pardonnez-moy : j'ay peur de vous fascher,
Comme un serviteur craint de desplaire à son
[maistre.

Puis je crains tant vos yeux, que je ne sçaurois estre
Une heure en les voyant sans le cœur m'arracher,
Sans me troubler le sang: pource il faut me cacher,
Afin de ne mourir pour tant de fois renaistre.

J'avois cent fois juré de ne les voir jamais,
Me parjurant autant qu'autant je le promets :
Car soudain je retourne à r'engluer mon aile.

Ne m'appelez donq plus dissimulé ne feint.
Aimer ce qui fait mal, et revoir ce qu'on craint,
Est le gage certain d'un service fidele.

XVIII

Je voyois me couchant, s'esteindre une chandelle,
Et je disois au lict bassement à-par-moy,
Pleust à Dieu que le soin, que la peine et l'esmoy,
Qu'Amour m'engrave au cœur, s'esteignissent
[comme elle.

Un mastin enragé, qui de sa dent cruelle
Mord un homme, il luy laisse une image de soy,
Qu'il voit tousjours en l'eau : Ainsi tousjours je voy
Soit veillant ou dormant, le portrait de ma belle.

Mon sang chaud en est cause. Or comme on voit
[souvent
L'Esté moins bouillonner que l'Automne suivant,
Mon Septembre est plus chaud que mon Juin de
[fortune.

Helas ! pour vivre trop, j'ay trop d'impression.
Tu es mort une fois, bien-heureux Ixion,
Et je meurs mille fois pour n'en mourir pas une.

XIX

Bon jour ma douce vie, autant remply de joye,
Que triste je vous dis au departir adieu :
En vostre bonne grace, hé dites-moy quel lieu
Tient mon cœur, que captif devers vous je r'envoye:

Ou bien si la longueur du temps et de la voye
Et l'absence des lieux ont amorty le feu
Qui commençoit en vous à se monstrer un peu :
Au moins s'il n'est ainsi, trompé je le pensoye.

Par espreuve je sens que les amoureux traits
Blessent plus fort de loin qu'à l'heure qu'ils sont
[pres,
Et que l'absence engendre au double le servage.

Je suis content de vivre en l'estat où je suis.
De passer plus avant je ne dois ny ne puis :
Je deviendrois tout fol, où je veux estre sage.

XX

Amour, qui tiens tout seul de mes pensers la clef,
Qui ouvres de mon cœur les portes et les serres,
Qui d'une mesme main me guaris et m'enferres,
Qui me fais trespasser et vivre derechef :

Tu distilles ma vie en si pauvre méchef,
Qu'herbes drogues ny jus ny puissance de [pierres
Ne pourroyent m'alleger, tant d'amoureuses [guerres
Sans tréves tu me fais, du pied jusques au chef.

Oiseau, comme tu es, fay moy naistre des ailes,
Afin de m'en-voler pour jamais ne la voir :
En volant je perdray les chaudes estincelles,

Que ses yeux sans pitié me firent concevoir.
Dieu nous vend cherement les choses qui sont [belles,
Puis qu'il faut tant de fois mourir pour les avoir.

XXI

Amour, tu es trop fort, trop foible est ma Raison
Pour soustenir le camp d'un si rude adversaire.
Trop tost, sotte Raison, tu te laisses desfaire :
Dés le premier assaut on te meine en prison.

Je veux, pour secourir mon chef demi-grison,
Non la Philosophie ou les Loix : au contraire
Je veux ce deux-fois nay, ce Thebain, ce Bon-
Lequel me servira d'une contrepoison [pere,

Il ne faut qu'un mortel un immortel assaille.
Mais si je prens un jour cest Indien pour moy,
Amour, tant sois tu fort, tu perdras la bataille,

Ayant ensemble un homme et un Dieu contre toy.
La Raison contre Amour ne peut chose qui vaille :
Il faut contre un grand Prince opposer un grand
[Roy.

XXII

Cusin, monstre à double aile, au mufle Elephantin,
Canal à tirer sang, qui voletant en presse
Sifles d'un son aigu, ne picque ma Maistresse,
Et la laisse dormir du soir jusqu'au matin.

Si ton corps d'un atome et ton nez de mastin
Cherche tant à picquer la peau d'une Deesse,
En lieu d'elle, Cusin, la mienne je te laisse :
Que mon sang et ma peau te soyent comme un [butin.

Cusin, je m'en desdy : hume moy de la belle
Le sang, et m'en apporte une goutte nouvelle
Pour gouster quel il est. Hà, que le sort fatal

Ne permet à mon corps que le tien il peust estre!
Boivant son tiede sang, je luy ferois cognestre
Qu'un petit ennemy fait souvent un grand mal.

XXIII

Aller en marchandise aux Indes precieuses,
Sans acheter ny or ny parfum ny joyaux,
Hanter sans avoir soif les sources et les eaux,
Frequenter sans bouquets les fleurs delicieuses,

Courtiser et chercher les Dames amoureuses,
Estre tousjours assise au milieu des plus beaux,
Et ne sentir d'amour ny fleches ny flambeaux,
Ma Dame, croyez-moi, sont choses monstrueuses.

C'est se tromper soy-mesme : aussi tousjours j'ay [creu
Qu'on pouvoit s'eschaufer en s'approchant du feu,
Et qu'en prenant la glace et la neige on se gelle.

Puis il est impossible estant si jeune et belle,
Que vostre cœur gentil d'Amour ne soit esmeu,
Sinon d'un grand brasier, au moins d'une estin- [celle.

XXIV

Amour, je pren congé de ta menteuse escole,
Où j'ai perdu l'Esprit, la Raison et le Sens,
Où je me suis trompé, où j'ay gasté mes ans,
Où j'ay mal-employé ma jeunesse trop folle.

Malheureux qui se fie en un enfant qui volle,
Qui a l'esprit soudain, les effects inconstans,
Qui moissonne nos fleurs avant nostre printans,
Qui nous paist de creance et d'un songe frivole.

Jeunesse l'allaicta, le sang chaud le nourrit,
Cuider l'ensorcela, paresse le pourrit,
Entre les voluptez vaines comme fumées.

Cassandre me ravit, Marie me tint pris,
Ja grison à la Cour d'une autre je m'espris.
Le feu d'Amour ressemble aux pailles allumées.

XXV

Le mois d'Aoust bouillonnoit d'une chaleur
[esprise
Quand j'allay voir ma Dame assise auprès du feu :
Son habit estoit gris, duquel je me despleu,
La voyant toute palle en une robbe grise.

Que plaignez-vous, disoy-je, en une chaire assise ?
Je tremble et la chaleur reschaufer ne m'a peu,
Tout le corps me fait mal, et vivre je n'ay peu
Saine comme j'estois, tant l'ennuy me tient prise.

Si l'Esté, la jeunesse et le chaud n'ont pouvoir
D'eschaufer vostre sang, comment pourroy-je voir
Sortir un feu d'une âme en glace convertie ?

Mais, Corps, ayant souci de me voir en esmoy,
Serois-tu point malade en langueur comme moy,
Tirant à toy mon mal par une sympathie ?

XXVI

Au milieu de la guerre, en un siecle sans foy,
Entre mille procez, est-ce pas grand'folie
D'escrire de l'Amour ? De manotes on lie
Les fols qui ne sont pas si furieux que moy.

Grison et maladif r'entrer dessous la loy [crie.
D'Amour, ô quelle erreur ! Dieux, merci je vous
Tu ne m'es plus Amour, tu m'es une Furie,
Qui me rens fol, enfan, et sans yeux comme toy :

Voir perdre mon pays, proye des adversaires,
Voir en nos estendards les fleurs de liz contraires,
Voir une Thebayde et faire l'amoureux !

Je m'en vais au Palais : adieu vieilles Sorcieres.
Muses je prens mon sac, je seray plus heureux
En gaignant mes procez, qu'en suivant vos rivieres.

XXVII

Le Juge m'a trompé : ma Maistresse m'enserre
Si fort en sa prison, que j'en suis tout transi :
La guerre est à mon huis. Pour charmer mon souci,
Page, verse à longs traits du vin dedans mon verre.

Au vent aille l'amour, le procez et la guerre,
Et la melancholie au sang froid et noirci :
Adieu rides adieu, je ne vy plus ainsi :
Vivre sans volupté c'est vivre sous la terre.

La Nature nous donne assez d'autres malheurs
Sans nous en acquerir. Nud je vins en ce monde,
Et nud je m'en iray. Que me servent les pleurs,

Sinon de m'attrister d'une angoisse profonde ?
Chasson avec le vin le soin et les malheurs :
Je combas les soucis, quand le vin me seconde.

XXVIII

Ma peine me contente, et prens en patience
La douleur que je sens, puis qu'il vous plaist ainsi,
Et que daignez avoir souci de mon souci,
Et prendre par mon mal du vostre experience.

Je nourriray mon feu d'une douce esperance,
Puis que vostre desdain vers moy s'est adouci.
Pour resister au mal mon cœur s'est endurci,
Tant la force d'Amour me donne d'asseurance.

Aussi quand je voudrois, je ne pourrois celer
Le feu dont vos beaux yeux me forcent de brusler.
Je suis soulfre et salpestre, et vous n'estes que glace.

De parole et d'escrit je monstre ma langueur :
La passion du cœur m'apparoist sur la face,
La face ne ment point : c'est le mirouer du cœur.

XXIX

Vous triomphez de moy, et pource je vous donne
Ce Lierre qui coule et se glisse à l'entour
Des arbres et des murs, lesquels tour dessus tour,
Plis dessus plis il serre, embrasse et environne.

A vous de ce Lierre appartient la Couronne.
Je voudrois, comme il fait, et de nuict et de jour
Me plier contre vous, et languissant d'amour,
D'un nœud ferme enlacer vostre belle colonne.

Ne viendra point le temps que dessous les ra-
[meaux,
Au matin où l'Aurore esveille toutes choses,
En un Ciel bien tranquille, au caquet des oiseaux

Je vous puisse baiser à lévres demy-closes,
Et vous conter mon mal, et de mes bras jumeaux
Embrasser à souhait vostre yvoire et vos roses ?

MADRIGAL

Voyez comme tout change (hé qui l'eust esperé !)
Vous me souliez donner, maintenant je vous donne
Des bouquets et des fleurs : Amour vous aban-
[donne,
Qui seul dedans mon cœur est ferme demeuré.

Des Dames le vouloir n'est jamais mesuré,
Qui d'une extreme ardeur tantost se passionne,
Tantost d'une froideur extreme l'environne,
Sans avoir un milieu longuement asseuré.

Voila comme Fortune en se jouant m'abaisse :
Vostre apprehension et vostre seul penser
Un temps furent à moy, or' vostre amour me laisse.
Le temps peut toute chose à la fin effacer.

Ne vous mocquez pourtant du lien qui me presse,
Soyez douce à mon cœur sans tant le reblesser.
Dieu pour punir l'orgueil commet une Deesse
Son sein vous esclouyt, gardez de l'offenser.

XXX

Ma Dame beut a moy, puis me bailla sa tasse,
Beuvez, dit-ell', ce reste où mon cœur j'ay versé :
Et alors le vaisseau des lévres je pressay,
Qui comme un Batelier son cœur dans le mien [passe.

Mon sang renouvellé tant de forces amasse
Par la vertu du vin qu'elle m'avoit laissé,
Que trop chargé d'esprits et de cœurs, je pensay
Mourir dessous le faix, tant mon ame estoit lasse.

Ah Dieux, qui pourroit vivre avec telle beauté
Qui tient tousjours Amour en son vase arresté ?
Je ne devois en boire, et m'en donne le blâme.

Ce vase me lia tous les Sens dés le jour
Que je beu de son vin, mais plustost une flame,
Mais plustost un venin, qui m'en-yvra d'amour.

XXXI

J'avois esté saigné, ma Dame me vint voir [lente :
Lors que je languissois d'une humeur froide et
Se tournant vers mon sang, comme toute riante
Me dist en se jouant, Que vostre sang est noir !

Le trop penser en vous a peu si bien mouvoir
L'imagination, que l'ame obeissante
A laissé la chaleur naturelle impuissante
De cuire de nourrir de faire son devoir.

Ne soyez plus si belle, et devenez Medee :
Colorez d'un beau sang ma face ja ridee,
Et d'un nouveau Printemps faites moy r'animer.

Æson vit rajeunir son escorce ancienne :
Nul charme ne sçauroit renouveller la mienne.
Si je veux rajeunir il ne faut plus aimer.

XXXII

Si la beauté se perd fais-en part de bonne heure,
Tandis qu'en son Printemps tu la vois fleuronner :
Si elle ne se perd, ne crain point de donner
A tes amis le bien qui tousjours te demeure.

Venus, tu devrois estre en mon endroit meilleure,
Et non dedans ton camp ainsi m'abandonner :
Tu me laisses toy-mesme esclave emprisonner
Es mains d'une cruelle où il faut que je meure.

Tu as changé mon aise et mon doux en amer :
Que devoy-je esperer de toy, germe de mer,
Sinon toute tempeste ? et de toy qui es femme

De Vulcan, que du feu ? de toy garce de Mars,
Que couteaux, qui sans cesse environnent mon
D'orages amoureux de flames et de dars ? [âme

XXXIII

Amour seul artizan de mes propres mal-heurs,
Contre qui sans repos au combat je m'essaye,
M'a fait dedans le cœur une mauvaise playe,
Laquelle en lieu de sang ne verse que des pleurs.

Le meschant m'a fait pis, choisissant les meilleurs
De ses traits, ja trempez aux veines de mon faye :
La langue m'a navree, à fin que je begaye
En lieu de raconter à chacun mes douleurs.

Phebus, qui sur Parnasse aux Muses sers de guide,
Pren l'arc, revenge moy contre mon homicide :
J'ay la langue et le cœur percez t'ayant suivy.

Voy comme l'un et l'autre en begayant me saigne.
Phebus, dés le berceau j'ai suivy ton enseigne,
Conserve les outils qui t'ont si bien servi.

XXXIV

Cythere entroit au bain, et te voyant pres d'elle
Son Ceste elle te baille à fin de le garder.
Ceinte de tant d'amours tu me vins regarder
Me tirant de tes yeux une fleche cruelle.

Muses, je suis navré, ou ma playe mortelle
Guarissez, ou cessez de plus me commander.
Je ne suy vostre escole, à fin de demander
Qui fait la Lune vieille, ou qui la fait nouvelle.

Je ne vous fais la Cour, comme un homme ocieux,
Pour apprendre de vous le mouvement des Cieux,
Que peut la grande Eclipse, ou que peut la petite,

Ou si Fortune ou Dieu ont fait cest Univers :
Si je ne puis flechir Helene par mes vers,
Cherchez autre escolier, Deesses je vous quitte

XXXV

J'ay honte de ma honte, il est temps de me taire,
Sans faire l'amoureux en un chef si grison,
Il vaut mieux obeyr aux loix de la Raison,
Qu'estre plus desormais en l'amour volontaire.

Je l'ay juré cent fois : mais je ne le puis faire.
Les Roses pour l'Hyver ne sont plus de saison :
Voicy le cinquiesme an de ma longue prison,
Esclave entre les mains d'une belle Corsaire.

Maintenant je veux estre importun amoureux
Du bon pere Aristote, et d'un soin genereux
Courtizer un Platon à nostre vie utile.

Il est temps que je sois de l'Amour deslié :
Il vole comme un Dieu : homme je vais à pié.
Il est jeune il est fort : je suis gris et debile.

XXXVI

Maintenant que l'Hyver de vagues empoulees
Orgueillist les Torrens, et que le vent qui fuit
Fait ores esclatter les rives d'un grand bruit,
Et ores des forests les testes efeuillees :

Je voudrois voir d'Amour les deux ailes gelees,
Voir ses traicts tous gelez, desquels il me poursuit,
Et son brandon gelé dont la chaleur me cuit
Les veines que sa flame a tant de fois bruslees.

L'Hyver est tousjours fait d'un gros air espessi,
Pour le Soleil absent ny chaud ny esclairci :
Et mon ardeur se fait des rayons d'une face,

Laquelle me nourrit d'imagination.
Tousjours dedans le sang j'en ay l'impression,
Qui force de l'Hyver les neiges et la glace.

XXXVII

Une seule vertu, tant soit parfaite et belle,
Ne pourroit jamais rendre un homme vertueux :
Il faut le nombre entier en rien defectueux :
Le Printemps ne se fait d'une seule arondelle.

Toute vertu divine acquise et naturelle
Se loge en ton esprit. La Nature et les Cieux
Ont versé dessus toy leurs dons plus precieux :
Puis pour n'en faire plus ont rompu le modelle.

Ici à ta beauté se joint la Chasteté,
Ici l'honneur de Dieu, ici la Pieté,
La crainte de mal-faire, et la peur d'infamie :

Ici un cœur constant, qu'on ne peut esbranler.
Pource en lieu de mon cœur, d'Helene et de ma vie,
Je te devrois plustost mon Destin appeler.

XXXVIII

Yeux, qui versez en l'ame ainsi que deux Pla-
[nettes,
Un esprit qui pourroit ressusciter les morts,
Je sçay dequoi sont faits tous les membres du
[corps,
Mais je ne puis sçavoir quelle chose vous estes.

Vous n'estes sang ny chair, et toutefois vous faites
Des miracles en moy, tant vos regards sont forts,
Si bien qu'en foudroyant les miens par le dehors,
Dedans vous me tuez de cent mille sagettes.

Yeux la forge d'Amour, Amour n'a point de traits
Que les poignans esclairs qui sortent de vos rais,
Dont le moindre à l'instant toute l'ame me sonde.

Sans les sentir je meurs : soudain je suis refait
Quand je les sens au cœur, ayant le mesme effect
En moy par leur chaleur qu'a le Soleil au monde.

XXXIX

Comme un vieil combatant qui ne veut plus s'ar-
[mer,
Ayant le corps chargé de coups et de vieillesse,
Regarde en s'esbatant l'Olympique jeunesse
Pleine d'un sang bouillant aux joustes escrimer :

Ainsi je regardois du jeune Dieu d'aimer,
Dieu qui combat tousjours par ruse et par finesse,
Les gaillards champions, qui d'une chaude presse
Se veulent en l'arene amoureuse enfermer :

Quand tu fis reverdir mon escorce ridee
De ta charmante voix, ainsi que fit Medee
Par herbes et par jus le pere de Jason.

Je n'ay contre ton charme opposé ma defense :
Toutefois je me deuls de r'entrer en enfance,
Pour perdre tant de fois l'esprit et la Raison.

XL

Laisse de Pharaon la terre Egyptienne,
Terre de servitude, et vien sur le Jourdain :
Laisse moy ceste Cour et tout ce fard mondain,
Ta Circe, ta Serene, et ta magicienne.

Demeure en ta maison pour vivre toute tienne,
Contente toy de peu : l'âge s'enfuit soudain.
Pour trouver ton repos, n'atten point à demain :
N'atten point que l'hyver sur les cheveux te
[vienne.

Tu ne vois à ta Cour que feintes et soupçons :
Tu vois tourner une heure en cent mille façons :
Tu vois la vertu fausse, et vraye la malice.

Laisse ces honneurs pleins d'un soin ambitieux,
Tu ne verras aux champs que Nymphes et que
[Dieux,
Je seray ton Orphee, et toy mon Eurydice.

XLI

Ces longues nuicts d'hyver, où la Lune ocieuse
Tourne si lentement son char tout à l'entour,
Où le Coq si tardif nous annonce le jour,
Où la nuict est annee à l'ame soucieuse :

Je fusse mort d'ennuy sans ta forme douteuse,
Qui vient, ô doux remede, alleger mon amour,
Et faisant toute nue entre mes bras sejour,
Rafraichist ma chaleur, bien qu'elle soit menteuse.

Vraye tu es farouche et fiere en cruauté :
On jouist de ta feinte en toute privauté.
Pres d'elle je m'endors, pres d'elle je repose.

Rien ne m'est refusé. Le bon sommeil ainsi
Abuse par le faux mon amoureux souci.
S'abuser en amour n'est pas mauvaise chose.

XLII

Quand vous serez bien vieille, au soir à la chan-
Assise aupres du feu, devidant et filant, [delle,
Direz chantant mes vers, en vous esmerveillant,
Ronsard me celebroit du temps que j'estois belle.

Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Desja sous le labeur à demy sommeillant,
Qui au bruit de mon nom ne s'aille resveillant,
Benissant vostre nom de louange immortelle.

Je seray sous la terre et fantôme sans os
Par les ombres myrteux je prendray mon repos :
Vous serez au fouyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et vostre fier desdain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dés aujourd'huy les roses de la vie.

XLIII

Genévres herissez, et vous Houx espineux,
L'un hoste des deserts, et l'autre d'un bocage :
Lierre, le tapis d'un bel antre sauvage, [neux :
Sources qui bouillonnez d'un surgeon sablon-

Pigeons qui vous baisez d'un baiser savoureux,
Tourtres qui lamentez d'un eternel vefvage,
Rossignols ramagers, qui d'un plaisant langage
Nuict et jour rechantez vos versets amoureux :

Vous à la gorge rouge estrangere Arondelle,
Si vous voyez aller ma Nymphe en ce Printemps
Pour cueillir des bouquets par ceste herbe nou-
[velle,

Dites luy pour neant que sa grace j'attens, [elle,
Et que pour ne souffrir le mal que j'ay pour
J'ay mieux aimé mourir que languir si long temps

XLIV

Celle, de qui l'Amour veinquit la fantaisie,
Que Jupiter conceut sous un Cygne emprunté :
Ceste sœur des Jumeaux, qui fist par sa beauté
Opposer toute Europe aux forces de l'Asie,

Disoit à son mirouer, quand elle vit saisie
Sa face de vieillesse et de hideuseté :
Que mes premiers Maris insensez ont esté
De s'armer pour jouyr d'une chair si moisie !

Dieux, vous estes jaloux et pleins de cruauté !
Des dames sans retour s'en-vole la beauté :
Aux serpens tous les ans vous ostez la vieillesse.

Ainsi disoit Helene en remirant son teint.
Cest exemple est pour vous : cueillez vostre jeu-
[nesse.
Quand on perd son Avril, en Octobre on s'en
[plaint.

XLV

Ha! que je suis marry que la mort nous desrobe
Celuy qui le premier me fist voir ton attrait :
Je le vy de si loin, que la poincte du trait
Demeura sans entrer dans les plis de ma robe.

Mais ayant de plus pres entendu ta parole,
Et veu ton œil ardent, qui de moy m'a distrait,
Au cœur tomba la fleche avecque ton portrait,
Mais plustost le portrait de ce Dieu qui m'affole.

Esblouy de ta veue, où l'Amour fait son ny,
Claire comme un Soleil en flames infiny,
Je n'osois t'aborder, craignant de plus ne vivre.

Je fu trois mois retif : mais l'Archer qui me vit,
Si bien à coups de traits ma crainte poursuivit,
Que battu de son arc m'a forcé de te suivre.

XLVI

Lettre, je te reçoy, que ma Deesse en terre
M'envoye pour me faire ou joyeux, ou transi,
Ou tous les deux ensemble : ô Lettre, tout ainsi
Que tu m'apportes seule ou la paix, ou la guerre,

Amour en te lisant de mille traits m'enferre,
Touche mon sein, à fin qu'en retournant d'ici,
Tu contes à ma Dame en quel piteux souci
Je vy pour sa beauté, tant j'ay le cœur en serre !

Touche mon estomac pour sentir mes chaleurs,
Approche de mes yeux pour voir tomber mes
[pleurs,
Que larme dessus larme amour tousjours m'as-
[semble.

Puis voyant les effects d'un si contraire esmoy,
Dy que Deucalion et Phaëthon chez moy, [semble.
L'un au cœur l'autre aux yeux se sont logez en-

XLVII

Lettre, de mon ardeur veritable interprete,
Qui parles sans parler les passions du cœur,
Poste des amoureux, va conter ma langueur
A ma Dame et comment sa cruauté me traite.

Comme une messagere et accorte et secrette
Contemple en la voyant sa face et sa couleur,
Si elle devient gaye, ou palle de douleur,
Ou d'un petit souspir si elle me regrette.

Fais office de langue : aussi bien je ne puis
Devant elle parler, tant vergongneux je suis,
Tant je crains l'offenser, et fault que le visage

Blesme de ma douleur en rende tesmoignage.
Tu pourras en trois mots luy dire mes ennuis :
Le silence parlant vaut un mauvais langage.

XLVIII

Le soir qu'Amour vous fist en la salle descendre
Pour danser d'artifice un beau ballet d'Amour,
Vos yeux, bien qu'il fust nuict, ramenerent le jour,
Tant ils sceurent d'esclairs par la place respandre.

Le ballet fut divin, qui se souloit reprendre,
Se rompre, se refaire, et tour dessus retour
Se mesler, s'escarter, se tourner à l'entour,
Contre-imitant le cours du fleuve de Meandre.

Ores il estoit rond, ores long, or'estroit,
Or' en poincte, en triangle, en la façon qu'on voit
L'escadron de la Grue evitant la froidure.

Je faux, tu ne dansois, mais ton pied voletoit
Sur le haut de la terre : aussi ton corps s'estoit
Transformé pour ce soir en divine nature.

XLIX

Je voy mille beautez, et si n'en voy pas-une
Qui contente mes yeux : seule vous me plaisez,
Seule quand je vous voy, mes Sens vous appaisez :
Vous estes mon Destin, mon Ciel, et ma Fortune,

Ma Venus mon Amour ma Charite ma brune,
Qui tous bas pensemens de l'esprit me rasez,
Et de haultes vertus l'estomac m'embrasez,
Me soulevant de terre au cercle de la Lune.

Mon œil de vos regards goulument se repaist :
Tout ce qui n'est pas vous luy fasche et luy de-
Tant il a par usance accoustumé de vivre [plaist,

De vostre unique douce agreable beauté.
S'il peche contre vous affamé de vous suivre,
Ce n'est de son bon gré, c'est par necessité.

L

Ces cheveux, ces liens, dont mon cœur tu enlasses,
Dougez, primes, subtils, qui coulent aux talons,
Entre noirs et chastains bruns deliez et longs,
Tels que Venus les porte et ses trois belles Graces,

Me tiennent si estrains, Amour, que tu me passes
Au cœur en les voyant cent poinctes d'aiguillons,
Dont le moindre des nœuds pourroit des plus [felons
En leur plus grand courroux arrester les menaces.

Cheveux non achetez empruntez ny fardez,
Qui vostre naturel sans feintise gardez, [porte
Ha! que vous estes beaux! permettez que j'en

Un lien à mon col, à fin que sa beauté,
Me voyant prisonnier lié de telle sorte,
Se puisse tesmoigner quelle est sa cruauté.

LI

Je suis esmerveillé que mes pensers ne sont
Las de penser en vous y pensant à toute heure :
Me souvenant de vous, or' je chante, or' je pleure,
Et d'un penser passé cent nouveaux se refont.

Puis legers comme oyseaux ils volent et s'en-vont,
M'abandonnant tout seul, devers vostre demeure :
Et s'ils sçavoient parler, souvent vous seriez seure
Du mal que mon cœur cache, et qu'on lit sur
[mon front.

Or sus venez Pensers, pensons encor en elle,
De tant y repenser je ne me puis lasser : [belle.
Pensons en ses beaux yeux, et combien elle est

Elle pourra vers nous les siens faire passer.
Venus non seulement nourrit de sa mammelle
Amour son fils aisné, mais aussi le Penser.

LII

Belle gorge d'albastre, et vous chaste poictrine,
Qui les Muses cachez en un rond verdelet :
Tertres d'Agathe blanc, petits gazons de laict,
Des Graces le sejour, d'Amour et de Cyprine:

Sein de couleur de liz et de couleur rosine,
De veines marqueté, je vous vy par souhait
Lever l'autre matin, comme l'Aurore fait
Quand vermeille elle sort de sa chambre marine.

Je vy de tous costez le Plaisir et le Jeu,
Venus, Amour, la Grace armez d'un petit feu,
Voler ainsi qu'enfans, par vos coustaux d'yvoire,

M'esblouyr, m'assaillir et surprendre mon fort :
Je vy tant de beautez que je ne les veux croire.
Un homme ne doit croire aux tesmoins de sa mort.

LIII

Quand le ciel te fist naistre, il rompit la modelle
Des Vertus, comme un peintre efface son tableau,
Et quand il veut refaire une image du Beau,
Il te va retracer pour en faire une telle.

Tu apportas d'enhaut la forme la plus belle,
Pour paroistre en ce monde un miracle nouveau,
Que couleur, ny outil, ny plume, ny cerveau,
Ne sçauroient egaler, tant tu es immortelle.

Un bon-heur te defaut : c'est qu'en venant çà bas
Couverte de ton voile on ne t'admira pas,
Tant fut ton excellence à ce monde incognue,

Qui n'osa regarder les rayons de tes yeux.
Seul je les adoray comme un thresor des Cieux,
Te voyant en essence, et les autres en nue.

LIV

Je te voulois nommer, pour Helene, Ortygie
Renouvellant en toy d'Ortyge le renom.
Le tien est plus fatal : Helene est un beau nom,
Helene, honneur des Grecs, la terreur de Phrygie :

Si pour sujet fertil Homere t'a choisie,
Je puis, suivant son train qui va sans compagnon,
Te chantant m'honorer, et non pas toy, sinon
Qu'il te plaise estimer ma rude Poesie.

Tu passes en vertu les Dames de ce temps,
Aussi loin que l'Hyver est passé du Printemps,
Digne d'avoir autels, digne d'avoir Empire.

Laure ne te veincroit de gloire ny d'honneur
Sans le Ciel qui luy donne un plus digne sonneur,
Et le mauvais destin te fait present du pire.

LV

J'errois en mon jardin, quand au bout d'une allee
Je vy contre l'Hyver boutonner un Soucy.
Ceste herbe et mon Amour fleurissent tout ainsi :
La neige est sur ma teste, et la sienne est gelee.

O bien-heureuse amour en mon ame escoulee
Par celle qui n'a point de parangon icy,
Qui m'a de ses rayons tout l'esprit esclarcy,
Qui devroit des François Minerve estre appellee :

En prudence Minerve, une Grace en beauté,
Junon en gravité, Diane en chasteté, [d'exemple.
Qui sert aux mesmes Dieux, comme aux hommes

Si tu fusses venue au temps que la Vertu
S'honoroit des humains, tes vertus eussent eu
Vœuz, encens et autels, sacrifices et temple.

LVI

De Myrte et de Laurier fueille à fueille enserrez
Helene entrelassant une belle Couronne,
M'appela par mon nom : Voyla que je vous donne,
De moy seule, Ronsard, l'escrivain vous serez.

Amour qui l'escoutoit, de ses traicts acerez
Me pousse Helene au cœur, et son Chantre m'or-
[donne :
Qu'un sujet si fertil vostre plume n'estonne :
Plus l'argument est grand, plus Cygne vous mour-
[rez.

Ainsi me dist Amour, me frappant de ses ailes :
Son arc fist un grand bruit, les fueilles eternelles
Du Myrte je senty sur mon chef tressaillir.

Adieu Muses, adieu, vostre faveur me laisse :
Helene est mon Parnasse : ayant telle Maistresse,
Le Laurier est à moy, je ne sçaurois faillir.

LVII

Seule sans compagnie en une grande salle
Tu logeois l'autre jour pleine de majesté,
Cœur vrayment genereux, dont la brave beauté
Sans pareille ne treuve une autre qui l'egalle.

Ainsi seul en son Ciel le Soleil se devalle,
Sans autre compagnon en son char emporté :
Ainsi loin de ses Dieux en son Palais vouté
Jupiter a choisi sa demeure royale.

Une ame vertueuse a tousjours un bon cœur :
Le Liévre fuyt tousjours, la Biche a tousjours [peur,
Le Lyon de soymesme asseuré se hazarde.

La peur qui sert au peuple et de frein et de Loy,
Ne sçauroit estonner ny ta vertu ny toy :
La Loy ne sert de rien, quand la Vertu nous garde.

LVIII

Qu'il me soit arraché des tetins de sa mere
Ce jeune enfant Amour, et qu'il me soit vendu :
Il ne fait que de naistre et m'a desja perdu !
Vienne quelque marchand, je le mets à l'enchere.

D'un si mauvais garçon la vente n'est pas chere,
J'en feray bon marché. Ah ! j'ay trop attendu.
Mais voyez comme il pleure, il m'a bien entendu.
Appaise toy mignon, j'ay passé ma cholere,

Je ne te vendray point : au contraire je veux
Pour Page t'envoyer à ma maistresse Helene,
Qui toute te ressemble et d'yeux et de cheveux,

Aussi fine que toy, de malice aussi pleine. [deux :
Comme enfans vous croistrez, et vous jou'rez tous
Quand tu seras plus grand, tu me payras ma peine.

LIX

Passant dessus la tombe où Lucrece repose,
Tu versas dessus elle une moisson de fleurs :
L'eschaufant de souspirs, et l'arrosant de pleurs,
Tu montras qu'une mort tenoit ta vie enclose.

Si tu aimes le corps dont la terre dispose,
Imagine ta force et conçoy tes rigueurs :
Tu me verras cruelle entre mille langueurs
Mourir, puis que la mort te plaist sur toute chose.

C'est acte de pitié d'honorer un cercueil,
Mespriser les vivans est un signe d'orgueil.
Puis que ton naturel les fanstômes embrasse,

Et que rien n'est de toy, s'il n'est mort, estimé,
Sans languir tant de fois, esconduit de ta grace,
Je veux du tout mourir pour estre mieux aimé.

LX

Je suis pour vostre amour diversement malade,
Maintenant plein de froid, maintenant de chaleur :
Dedans le cœur pour vous autant j'ay de douleur,
Comme il y a de grains dedans vostre Grenade.

Yeux qui fistes sur moy la premiere embuscade,
Des-attisez ma flame, et desseichez mes pleurs :
Je faux, vous ne pourriez : car le mal dont je meurs,
Est si grand qu'il ne peut se guarir d'une œillade.

Ma Dame croyez moy je trespasse pour vous :
Je n'ay artere, nerf, tendon, veine ny pous,
Qui ne sente d'Amour la fiévre continue.

La Grenade est d'Amour le symbole parfait :
Ses grains en ont encor la force retenue,
Que vous ne cognoissez de signe ny d'effait.

LXI

Ma Dame, je me meurs abandonné d'espoir :
La playe est jusqu'à l'oz : je ne suis celuy mesme
Que j'estois l'autre jour, tant la douleur extrême
Forçant la patience, a dessus moy pouvoir.

Je ne puis ny toucher gouster n'ouyr ny voir :
J'ay perdu tous mes Sens, je suis une ombre
[blesme :
Mon corps n'est qu'un tombeau. Malheureux est
[qui aime,
Malheureux qui se laisse à l'Amour decevoir !

Devenez un Achille aux playes qu'avez faites,
Un Telefe je suis, lequel s'en va perir :
Monstrez moy par pitié vos puissances parfaites,

Et d'un remede prompt daignez moy secourir.
Si vostre serviteur cruelle vous desfaites,
Vous n'aurez le Laurier pour l'avoir fait mourir.

LXII

Voyant par les soudars ma maison saccagee,
Et mon pays couvert de Mars et de la mort,
Pensant en ta beauté tu estois mon support,
Et soudain ma tristesse en joye estoit changee.

Resolu je disois, Fortune s'est vangee,
Elle emporte mon bien et non mon reconfort.
Hà, que je fus trompé ! tu me fais plus de tort
Que n'eust fait une armee en bataille rangee.

Les soudars m'ont pillé, tu as ravy mon cœur :
Tu es plus grand voleur, j'en demande justice
Aux Dieux qui n'oseroient chastier ta rigueur.

Tu saccages ma vie en te faisant service :
Encores te mocquant tu braves ma langueur,
Qui me fait plus de mal que ne fait ta malice.

LXIII

Vous estes le bouquet de vostre bouquet mesme,
Et la fleur de sa fleur, sa grace et sa verdeur,
De vostre douce haleine il a pris son odeur :
Il est comme je suis de vostre amour tout blesme.

Ma Dame, voyez donc, puis qu'un bouquet vous
Indigne de juger que peut vostre valeur, [aime,
Combien doy-je sentir en l'ame de douleur,
Qui sers par jugement vostre excellence extrême ?

Mais ainsi qu'un bouquet se flestrist en un jour,
J'ay peur qu'un mesme jour flestrisse vostre
[amour.
« Toute amitié de femme est soudain effacee.

Advienne le destin comme il pourra venir,
Il ne peut de vos yeux m'oster le souvenir :
Il faudroit m'arracher le cœur et la pensee.

LXIV

Je ne serois marry si tu comptois ma peine,
De conter tes degrez recontez tant de fois :
Tu loges au sommet du Palais de nos Rois :
Olympe n'avoit pas la cyme si hautaine.

Je pers à chaque marche et le pouls et l'haleine :
J'ay la sueur au front, j'ay l'estomac penthois,
Pour ouyr un nenny, un refus, une vois
De desdain, de froideur et d'orgueil toute pleine.

Tu es comme Deesse assise en tres-haut lieu.
Pour monter en ton Ciel je ne suis pas un Dieu.
Je feray de la court ma plainte coustumiere

T'envoyant jusqu'en haut mon cœur devotieux.
Ainsi les hommes font à Jupiter priere :
Les hommes sont en terre, et Jupiter aux cieux.

LXV

Mon ame mille fois m'a predit mon dommage :
Mais la sotte qu'elle est, apres l'avoir predit,
Maintenant s'en repent, maintenant s'en desdit,
Et voyant ma Maistresse elle aime d'avantage.

Si l'ame si l'esprit qui sont de Dieu l'ouvrage,
Deviennent amoureux, à grand tort on mesdit [dit
Du corps qui suit les Sens, non brutal, comme on
S'il se trouve esblouy des raiz d'un beau visage.

Le corps ne languiroit d'un amoureux souci,
Si l'ame si l'esprit ne le vouloient ainsi.
Mais du premier assaut l'ame est toute esperdue,

Conseillant comme Royne au corps d'en faire au-
Ainsi le Citoyen sans soldars combattant [tant.
Se rend aux ennemis, quand la ville est perdue.

LXVI

Il ne faut s'esbahir, disoient ces bons vieillars
Dessus le mur Troyen, voyans passer Helene,
Si pour telle beauté nous souffrons tant de peine,
Nostre mal ne vaut pas un seul de ses regars.

Toutefois il vaut mieux pour n'irriter point Mars,
La rendre à son espoux, à fin qu'il la r'emmeine,
Que voir de tant de sang nostre campagne pleine,
Nostre havre gaigné, l'assaut à nos rampars.

Peres il ne falloit à qui la force tremble,
Par un mauvais conseil les jeunes retarder :
Mais et jeunes et vieux vous deviez tous ensemble

Pour elle corps et biens et ville hazarder.
Menelas fut bien sage, et Pâris ce me semble :
L'un de la demander, l'autre de la garder.

LXVII

Ah, belle liberté, qui me servois d'escorte,
Quand le pied me portoit où libre je voulois !
Ah, que je te regrette ! helas, combien de fois
Ay-je rompu le joug, que malgré moy je porte !

Puis je l'ay rattaché, estant nay de la sorte,
Que sans aimer je suis et du plomb et du bois :
Quand je suis amoureux j'ay l'esprit et la vois,
L'invention meilleure et la Muse plus forte.

Il me faut donc aimer pour avoir bon esprit,
Afin de concevoir des enfans par escrit,
Prolongeant ma memoire aux despens de ma vie.

Je ne veux m'enquerir s'on sent après la mort :
Je le croy : je perdrois d'escrire toute envie :
Le bon nom qui nous suyt, est nostre reconfort.

LXVIII

Tes freres les Jumeaux, qui ce mois verdureux
Maistrisent, et qui sont tous deux liez ensemble,
Te devroient enseigner, au moins comme il me
[semble,
A te joindre ainsi qu'eux d'un lien amoureux.

Mais ton corps nonchalant revesche et rigoureux,
Qui jamais en son cœur le feu d'amour n'assemble,
En ce beau mois de May, malgré tes ans ressemble,
O perte de jeunesse ! à l'Hyver froidureux.

Tu n'es digne d'avoir les deux Jumeaux pour
[freres :
A leur germeuse humeur les tiennes sont con-
Venus t'est desplaisante, et son fils odieux. [traires,

Au contraire, par eux tout est plein d'allegresse,
De Graces et d'Amours : change de nom Maistresse:
Un autre plus cruel te convient beaucoup mieux.

LXIX

Ny ta simplicité ny ta bonne nature,
Ny mesme ta vertu ne t'ont peu garentir
Que la Cour ta nourrice, escole de mentir,
N'ait depravé tes mœurs d'une fausse imposture.

Le proverbe dit vray, souvent la nourriture
Corrompt le naturel : tu me l'as fait sentir,
Qui fraudant ton serment m'avois au departir
Promis de m'honorer de ta belle figure.

Menteuse contre Amour, qui vengeur te poursuit,
Tu as levé ton camp pour t'enfuyr de nuict,
Accompagnant ta Royne (ô vaine couverture !)

Trompant pour la faveur ta promesse et ta foy.
Comment pourroy-je avoir quelque faveur de toy,
Quand tu ne veux souffrir que je t'aime en pein-
[ture ?

LXX

Ceste fleur de Vertu, pour qui cent mille larmes
Je verse nuict et jour sans m'en pouvoir souler,
Peut bien sa destinee à ce Grec egaler,
A ce fils de Thetis, à l'autre fleur des armes.

Le Ciel malin borna ses jours de peu de termes :
Il eut courte la vie ailee à s'en-aller :
Mais son nom qui a fait tant de bouches parler,
Luy sert contre la mort de pilliers et de termes.

Il eut pour sa prouesse un excellent sonneur :
Tu as pour tes vertus en mes vers un honneur,
Qui malgré le tombeau suivra ta renommee.

Les Dames de ce temps n'envient ta beauté,
Mais ton nom tant de fois par les Muses chanté,
Qui languiroit d'oubly si je ne t'eusse aimee.

LXXI

Maistresse quand je pense aux traverses d'amour,
Qu'ore chaude ore froide en aimant tu me [donnes,
Comme sans passion mon cœur tu passionnes,
Qui n'a contre son mal ny tréve ny sejour :

Je souspire la nuict, je me complains le jour
Contre toy, ma Raison, qui mon fort abandonnes,
Et pleine de discours, confuse, tu t'estonnes
Dés le premier assaut sans defendre ma Tour.

Non : si forts ennemis n'assaillent nostre place,
Qu'ils ne fussent vaincus si tu tournois la face,
Encores que mon cœur trahist ce qui est mien.

Une œillade, une main, un petit ris me tue :
De trois foibles soudars ta force est combatue :
Qui te dira divine, il ne dira pas bien.

LXXII

Afin que ton renom s'estende par la plaine
Autant qu'il monte au Ciel engravé dans un Pin,
Invoquant tous les Dieux, et respandant du vin,
Je consacre à ton nom ceste belle Fontaine.

Pasteurs, que vos troupeaux frisez de blanche laine
Ne paissent à ces bords : y fleurisse le Thin,
Et tant de belles fleurs qui s'ouvrent au matin,
Et soit dite à jamais la Fontaine d'Helene.

Le passant en Esté s'y puisse reposer,
Et assis dessus l'herbe à l'ombre composer
Mille chansons d'Helene, et de moy luy souvienne.

Quiconques en boira, qu'amoureux il devienne :
Et puisse en la humant, une flame puiser
Aussi chaude qu'au cœur je sens chaude la mienne.

STANCES

DE LA FONTAINE D'HELENE

Pour chanter ou reciter à trois personnes.

LE PREMIER

Ainsi que ceste eau coule et s'enfuyt parmy l'herbe,
Ainsi puisse couler en ceste eau le souci,
Que ma belle Maistresse, à mon mal trop superbe,
Engrave dans mon cœur sans en avoir mercy.

LE SECOND

Ainsi que dans ceste eau de l'eau mesme je verse,
Ainsi de veine en veine Amour qui m'a blessé,
Et qui tout à la fois son carquois me renverse,
Un breuvage amoureux dans le cœur m'a versé.

LE PREMIER

Je voulois de ma peine esteindre la memoire :
Mais Amour qui avoit en la fontaine beu,
Y laissa son brandon si bien qu'au lieu de boire
De l'eau pour l'estancher, je n'ay beu que du feu.

LE SECOND

Tantost ceste fontaine est froide comme glace,
Et tantost elle jette une ardante liqueur.

Deux contraires effects je sens quand elle passe,
Froide dedans ma bouche, et chaude dans mon
[cœur.

LE PREMIER

Vous qui refraischissez ces belles fleurs vermeilles,
Petits freres ailez, Favones et Zephyrs,
Portez de ma Maistresse aux ingrates oreilles,
En volant parmy l'air, quelcun de mes souspirs.

LE SECOND

Vous enfans de l'Aurore, allez baiser ma Dame :
Dites luy que je meurs, contez luy ma douleur,
Et qu'Amour me transforme en un rocher sans
Et non comme Narcisse en une belle fleur. [ame,

LE PREMIER

Grenouilles qui jasez quand l'an se renouvelle,
Vous Gressets qui servez aux charmes, comme on
Criez en autre part vostre antique querelle : [dit,
Ce lieu sacré vous soit à jamais interdit.

LE SECOND

Philomele en Avril ses plaintes y jargonne, [ver :
Et ses bords sans chansons ne se puissent trou-
L'Arondelle l'Esté, le Ramier en Automne,
Le Pinson en tout temps, la Gadille en Hyver.

LE PREMIER

Cesse tes pleurs, Hercule, et laisse ta Mysie,
Tes pieds de trop courir sont ja foibles et las :
Icy les Nymphes ont leur demeure choisie,
Icy sont tes Amours, içy est ton Hylas.

LE SECOND

Que ne suis-je ravy comme l'enfant Argive ?
Pour revencher ma mort, je ne voudrois sinon
Que le bord, le gravois, les herbes et la rive [nom !
Fussent tousjours nommez d'Helene et de mon

LE PREMIER

Dryades, qui vivez sous les escorces sainctes,
Venez et tesmoignez combien de fois le jour
Ay-je troublé vos bois par le cry de mes plaintes,
N'ayant autre plaisir qu'à souspirer d'Amour ?

LE SECOND

Echo, fille de l'Air, hostesse solitaire
Des rochers, où souvent tu me vois retirer,
Dy quantes fois le jour lamentant ma misere,
T'ay-je fait souspirer en m'oyant souspirer ?

LE PREMIER

Ny Cannes ny Roseaux ne bordent ton rivage,
Mais le gay Poliot, des bergeres amy :

Tousjours au chaud du jour le Dieu de ce bocage,
Appuyé sur sa fleute, y puisse estre endormy.

LE SECOND

Fontaine à tout jamais ta source soit pavee,
Non de menus gravois de mousses ny d'herbis :
Mais bien de mainte Perle à bouillons enlevee,
De Diamans, Saphirs, Turquoises et Rubis.

LE PREMIER

Le Pasteur en tes eaux nulle branche ne jette,
Le Bouc de son ergot ne te puisse fouler :
Ains comme un beau Crystal, tousjours tranquille [et nette
Puisses-tu par les fleurs eternelle couler.

LE SECOND

Les Nymphes de ces eaux et les Hamadryades,
Que l'amoureux Satyre entre les bois poursuit,
Se tenans main à main, de sauts et de gambades,
Aux rayons du Croissant y dansent toute nuit.

LE PREMIER

Si j'estois grand Monarque, un superbe edifice
Je voudrois te bastir, où je ferois fumer
Tous les ans à ta feste autels et sacrifice,
Te nommant pour jamais la Fontaine d'aimer.

LE SECOND

Il ne faut plus aller en la forest d'Ardeine
Chercher l'eau dont Regnaut estoit si desireux :
Celuy qui boit à jeun trois fois en la fonteine,
Soit passant ou voisin, devient tout amoureux.

LE PREMIER

Lune, qui as ta robbe en rayons estoilee,
Garde ceste fontaine aux jours les plus ardans :
Defens-la pour jamais de chaut et de gelee,
Remply-la de rosee, et te mire dedans.

LE SECOND

Advienne apres mille ans qu'un Pastoureau des-
[goise
Mes amours, et qu'il conte aux Nymphes d'icy pres,
Qu'un Vandomois mourut pour une Sainton-
[geoise,
Et qu'encores son ame erre entre ces forests.

LE POETE

Garsons ne chantez plus, ja Vesper nous com-
[mande
De serrer nos troupeaux, les Loups sont ja dehors..

Demain à la frescheur avec une autre bande
Nous reviendrons danser à l'entour de ces bords.

Fontaine, ce-pendant de ceste tasse pleine
Reçoy ce vin sacré que je renverse en toy :
Sois dite pour jamais la Fontaine d'Heleine,
Et conserve en tes eaux mes amours et ma foy.

LXXIII

Il ne suffit de boire en l'eau que j'ay sacree
A ceste belle Grecque, afin d'estre amoureux :
Il faut aussi dormir dedans un antre ombreux,
Qui a joignant sa rive en un mont son entree.

Il faut d'un pied dispos danser dessus la pree,
Et tourner par neuf fois autour d'un saule creux :
Il faut passer la planche, il faut faire des vœux
Au Pere sainct Germain qui garde la contree.

Cela fait, quand un cœur seroit un froid glaçon,
Il sentira le feu d'une estrange façon
Enflamer sa froideur. Croyez ceste escriture.

Amour du rouge sang des Geans tout souillé,
Essuyant en ceste eau son beau corps despouillé,
Y laissa pour jamais ses feux et sa teinture.

LXXIV

Adieu cruelle adieu, je te suis ennuyeux : [pense.
C'est trop chanté d'Amour sans nulle recom-
Te serve qui voudra, je m'en vais, et je pense
Qu'un autre serviteur ne te servira mieux.

Amour en quinze mois m'a fait ingenieux,
Me jettant au cerveau de ces vers la semence :
La Raison maintenant me r'appelle, et me tanse :
Je ne veux si long temps devenir furieux.

Il ne faut plus nourrir cest Enfant qui me ronge,
Qui les credules prend comme un poisson à
Une plaisante farce, une belle mensonge, [l'hain,

Un plaisir pour cent maux qui s'en-vole soudain :
Mais il se faut resoudre et tenir pour certain
Que l'homme est malheureux qui se repaist d'un
[songe.

ELEGIE

Six ans estoient coulez, et la septiesme annee
Estoit presques entiere en ses pas retournee,
Quand loin d'affection, de desir et d'amour,
En pure liberté je passois tout le jour,
Et franc de tout soucy qui les ame devore,
Je dormois dés le soir jusqu'au poinct de l'Aurore.
Car seul maistre de moy j'allois plein de loisir,
Où le pied me portoit, conduit de mon desir,
Ayant tousjours és mains pour me servir de guide
Aristote ou Platon, ou le docte Euripide,
Mes bons hostes muets, qui ne faschent jamais :
Ainsi que je les prens, ainsi je les remais.
O douce compagnie et utile et honneste !
Un autre en caquetant m'estourdiroit la teste.

Puis du livre ennuyé, je regardois les fleurs,
Fueilles, tiges, rameaux, especes et couleurs,
Et l'entrecoupement de leurs formes diverses,
Peintes de cent façons, jaunes rouges et perses,
Ne me pouvant saouler, ainsi qu'en un tableau,
D'admirer la Nature, et ce qu'elle a de beau :
Et de dire en parlant aux fleurettes escloses,

« Celuy est presque Dieu qui cognoist toutes [choses,
Esloigné du vulgaire, et loin des courtizans,
De fraude et de malice impudens artizans.

Tantost j'errois seulet par les forests sauvages,
Sur les bords enjonchez des peinturez rivages,
Tantost par les rochers reculez et deserts,
Tantost par les taillis, verte maison des cerfs.

J'aimois le cours suivy d'une longue riviere,
Et voir onde sur onde allonger sa carriere,
Et flot à l'autre flot en roulant s'attacher,
Et pendu sur le bord me plaisoit d'y pescher,
Estant plus resjouy d'une chasse muette
Troubler des escaillez la demeure secrette,
Tirer avecq' la ligne en tremblant emporté
Le credule poisson prins à l'haim apasté,
Qu'un grand Prince n'est aise ayant prins à la [chasse
Un cerf qu'en haletant tout un jour il pourchasse.
Heureux si vous eussiez d'un mutuel esmoy
Prins l'apast amoureux aussi bien comme moy,
Que tout seul j'avallay, quand par trop desireuse
Mon ame en vos yeux beut la poison amoureuse.

Puis alors que Vesper vient embrunir nos yeux,
Attaché dans le ciel je contemple les cieux,

En qui Dieu nous escrit en notes non obscures
Les sorts et les destins de toutes creatures.
Car luy, en desdaignant (comme font les humains)
D'avoir encre et papier et plume entre les mains,
Par les astres du ciel qui sont ses characteres,
Les choses nous predit et bonnes et contraires :
Mais les hommes chargez de terre et du trespas
Mesprisent tel escrit, et ne le lisent pas.

Or le plus de mon bien pour decevoir ma peine,
C'est de boire à longs traits les eaux de la fontaine
Qui de vostre beau nom se brave, et en courant
Par les prez vos honneurs va tousjours murmu-
[rant,
Et la Royne se dit des eaux de la contree :
Tant vault le gentil soin d'une Muse sacree,
Qui peult vaincre la mort et les sorts inconstans,
Sinon pour tout jamais, au moins pour un long
[temps.
Là couché dessus l'herbe en mes discours je
[pense
Que pour aimer beaucoup j'ay peu de recompense,
Et que mettre son cœur aux Dames si avant,
C'est vouloir peindre en l'onde, et arrester le vent :
M'asseurant toutefois qu'alors que le vieil âge
Aura comme un sorcier changé vostre visage,
Et lors que vos cheveux deviendront argentez,
Et que vos yeux, d'amour ne seront plus hantez,

Que tousjours vous aurez, si quelque soin vous
[touche,
En l'esprit mes escrits, mon nom en vostre bouche.

Maintenant que voicy l'an septiéme venir,
Ne pensez plus Helene en vos laqs me tenir.
La Raison m'en delivre, et vostre rigueur dure,
Puis il fault que mon âge obeysse à nature.

LXXV

Je m'en-fuy du combat, mon armee est desfaite :
J'ay perdu contre Amour la force et la raison :
Ja dix lustres passez, et ja mon poil grison
M'appellent au logis, et sonnent la retraite.

Si comme je voulois, ta gloire n'est parfaite,
N'en blasme point l'esprit, mais blasme la saison :
Je ne suis ny Pâris, ny desloyal Jason :
J'obeis à la loy que la Nature a faite.

Entre l'aigre et le doux, l'esperance et la peur,
Amour dedans ma forge a poly cest ouvrage.
Je ne me plains du mal, du temps, ny du labeur,

Je me plains de moymesme et de ton faux courage.
Tu t'en repentiras, si tu as un bon cœur,
Mais le tard repentir n'amande le dommage.

LXXVI

Vous ruisseaux, vous rochers, vous antres solitaires,
Vous chesnes, heritiers du silence des bois,
Entendez les souspirs de ma derniere vois,
Et de mon testament soyez presents notaires.

Soyez de mon mal-heur fideles secretaires, [mois
Gravez-le en vostre escorce, afin que tous les
Il croisse comme vous : ce pendant je m'en vois
Là bas privé de sens, de veines, et d'arteres.

Je meurs pour la rigueur d'une fiere beauté,
Qui vit sans foy, sans loy, amour ne loyauté,
Qui me succe le sang comme un Tygre sauvage.

Adieu forests adieu ! Adieu le verd sejour
De vos arbres, heureux pour ne cognoistre Amour
Ny sa mere qui tourne en fureur le plus sage.

LXXVII

DIALOGUE DE L'AUTHEUR ET DU MONDAIN

Est-ce tant que la Mort ? est-ce si grand mal-heur
Que le vulgaire croit ? Comme l'heure premiere
Nous faict naistre sans peine, ainsi l'heure der-
Qui acheve la trame, arrive sans douleur. [niere,

Mais tu ne seras plus ? Et puis : quand la paleur
Qui blesmist nostre corps sans chaleur ne lumiere
Nous perd le sentiment ! quand la main filandiere
Nous oste le desir perdans nostre chaleur !

Tu ne mangeras plus ? Je n'auray plus envie
De boire ne manger, c'est le corps qui sa vie
Par la viande allonge, et par refection :

L'esprit n'en a besoin. Venus qui nous appelle
Aux plaisirs te fuira ? Je n'auray soucy d'elle.
« Qui ne desire plus, n'a plus d'affection.

LXXVIII

Helas ! voicy le jour que mon maistre on enterre,
Muses, accompagnez son funeste convoy :
Je voy son effigie, et au dessus je voy
La Mort qui de ses yeux la lumiere luy serre.

Voila comme Atropos les Majestez atterre
Sans respect de jeunesse ou d'empire ou de foy.
CHARLES qui fleurissoit nagueres un grand Roy,
Est maintenant vestu d'une robbe de terre.

Hé ! tu me fais languir par cruauté d'amour :
Je suis ton Promethée, et tu es mon Vautour.
La vengeance du Ciel n'oublira tes malices.

Un mal au mien pareil puisse un jour t'avenir,
Quand tu voudras mourir, que mourir tu ne puisses.
Si justes sont les Dieux, je t'en verray punir.

LXXIX

Je chantois ces Sonnets amoureux d'une Helene,
En ce funeste mois que mon Prince mourut :
Son Sceptre, tant fust grand, Charles ne secourut,
Qu'il ne payast la debte à la Nature humaine.

La Mort fut d'un costé, et l'Amour qui me meine,
Estoit de l'autre part, dont le traict me ferut,
Et si bien la poison par les veines courut, [peine.
Que j'oubliay mon maistre, attaint d'une autre

Je senty dans le cœur deux diverses douleurs,
La rigueur de ma Dame, et la tristesse enclose
Du Roy, que j'adorois pour ses rares valeurs.

La vivante et le mort tout malheur me propose :
L'une aime les regrets, et l'autre aime les pleurs :
Car l'Amour et la Mort n'est qu'une mesme chose.

FIN DU SECOND LIVRE
DES SONNETS D'HELENE.

HUIT SONNETS

DE

PIERRE DE RONSARD POUR HELENE DE SURGÈRES

Imprimés pour la première fois, et sans distinction de Livre, en 1609

I

Maistresse, embrasse moy, baize moy, serre moy,
Haleine contre haleine, échauffe moy la vie,
Mille et mille baizers donne moy je te prie,
Amour veut tout sans nombre, amour n'a point de loy.

Baize et rebaize moy ; belle bouche, pourquoy
Te gardes tu là bas, quand tu seras blesmie,
A baiser (de Pluton ou la femme ou l'amie)
N'ayant plus ny couleur, ny rien semblable à toy ?

En vivant presse moy de tes levres de roses ;
Begaye, en me baisant, à levres demy-closes
Mille mots trançonnez, mourant entre mes bras.

Je mourray dans les tiens, puis, toy resuscitée,
Je resusciteray ; allons ainsi là bas,
Le jour tant soit-il court vaut mieux que la nuitée.

II

La Mere des Amours j'honore dans les Cieux
Pour avoir trois beautez, trois Graces avec elle,
Mais tu as une laide et sotte Damoyselle [mieux.
Qui te fait deshonneur, le change vaudroit

Jamais le chef d'Argus, fenestré de cent yeux,
Ne garda si soigneux l'Inachide pucelle,
Que sa rude paupiere, à veiller eternelle,
Te regarde, t'espie et te suit en tous lieux.

Je ne suis pas un dieu pour me changer en pluye ;
Dessoubs un cygne blanc mes flames je n'estuye,
C'estoient de Jupiter les jeus malicieux.

Je prens de tes beaux yeux ma pasture et ma vie,
Pourquoy de tes regards me portes tu envie ?
On voit sur les autels les images des Dieux.

III

J'ay reçeu vos Cyprez et vos Orangers verds ;
Le Cyprez est ma mort, l'Oranger signifie
(Ou Phebus me deçoit) qu'apres ma courte vie
Une gentille odeur sortira de mes vers.

Recevez ces pavots que le somme a couvers
D'un oubly Stygien : il est temps que j'oublie
L'Amour qui sans profit depuis six ans me lie,
Sans alenter la corde ou descloüer mes fers.

Pour plaisir, en passant, d'une lettre bien grosse
Les quatre vers suyvans engrave sur ma fosse :
Une Espagnolle prist un Tudesque en ses mains :

Ainsi le sot Hercule estoit captif d'Iole.
La finesse appartient à la race Espagnolle,
Et la simple Nature appartient aux Germains.

IV

Mon page, Dieu te gard, que fait nostre Mais-
[tresse ?
Tu m'apportes tousjours ou mon mal ou mon bien :
Quand je te voy je tremble, et je ne suis plus mien,
Tantost chaud d'un espoir, tantost froid de tris-
[tesse.

Çà baille moy la lettre, et pourtant ne me laisse,
Contemple bien mon front par qui tu pourras bien
Cognoistre en le fronçant ou défronçant, combien
La lettre me contente ou donne de détresse.

Mon page, que ne suis-je aussi riche qu'un Roy,
Je ferois de porphyre un beau temple pour toy,
Tu serois tout semblable à ce Dieu des voyages :

Je peindrois une table où l'on verroit pourtraits
Nos sermens, nos accords, nos guerres et nos paix,
Nos lettres, nos devis, tes tours et tes messages.

V

Quand au commencement j'admir[ay] ton merite,
Tu vivois à la Cour sans loüange et sans bruit :
Maintenant un renom par la France te suit,
Egallant en grandeur la Royalle Hippolyte.

Liberal j'envoyay les Muses à ta suite,
Je fis loin de ton chef esvanoüir la nuit,
Je fis flamber ton nom comme un astre qui luit,
J'ay dans l'azur du Ciel ta loüange décrite.

Je n'en suis pas marry, toutefois je me deux
Que tu ne m'aymes pas, qu'ingrate tu ne veux
Me payer que de ris, de lettres et d'œillades.

Mon labeur ne se paye en semblables façons,
Les autres pour parade ont cinq ou six chansons
Au front de quelque livre, et toy des Iliades.

VI

L'enfant contre lequel ny targue ny salade
Ne pourroient resister, d'un trait plein de rigueur
M'avoit de telle sorte ulceré tout le cœur
Et brulé tout le sang que j'en devins malade.

J'avoy dedans le lict un teint jaunement fade,
Quand celle qui pouvoit me remettre en vigueur,
Ayant quelque pitié de ma triste langueur,
Me vint voir, guarissant mon mal de son œillade.

Encores aujourd'huy les miracles se font:
Les Sainctes et les Saincts les mesmes forces ont
Qu'aux bons siecles passez, car si tost que ma
[Sainte

Renversa la vertu de ses rayons luisans
Sur moy qui languissois, ma fievre fut esteinte,
Un mortel medecin ne l'eust faict en dix ans.

VII

Je n'ayme point les Juifs, ils ont mis en la croix
Ce Christ, ce Messias qui nos pechez efface,
Des Prophetes occis ensanglanté la place,
Murmuré contre Dieu qui leur donna les loix.

Fils de Vespasian, grand Tite tu devois,
Destruisant leur Cité, en destruire la race, [espace
Sans leur donner ny temps, ny moment, ny
De chercher autre part autres divers endroits.

Jamais Leon Hebrieu des Juifs n'eust prins nais-
[sance,
Leon Hebrieu, qui donne aux Dames cognoissance
D'un amour fabuleux, la mesme fiction :

Faux, trompeur, mensonger, plein de fraude et
[d'astuce,
Je croy qu'en luy coupant la peau de son prepuce
On luy coupa le cœur et toute affection.

VIII

Je trespassois d'amour assis aupres de toy,
Cherchant tous les moyens de voir ma flame es-
[teinte ;
Accorde, ce disoy-je, à la fin ma complainte,
Si tu as quelque soin de mon mal et de moy.

Ce n'est (ce me dis-tu) le remors de la loy
Qui me fait t'éconduire, ou la honte, ou la crainte,
Ny la frayeur des Dieux, ou telle autre contrainte,
C'est qu'en tes passetemps plaisir je ne reçoy.

D'une extrême froideur tout mon corps se com-
Je n'ayme point Venus, j'abhorre telle chose, [pose,
Et les presens d'Amour me sont une poison :

Puis je ne le veux pas. O subtile deffaite !
Ainsi parlent les Roys, defaillant la raison,
« Il me plaist, je le veux, ma volonté soit faite.

TROIS SONNETS

DE

PIERRE DE RONSARD POUR HELENE DE SURGÈRES

Imprimés pour la première fois, et sans distinction de Livre
en 1617

I

Il ne faut s'estonner si l'amour Pharienne, [main :
Sçavante en l'art d'aimer, sceut gaigner un Ro-
L'Europe n'est pas fine, et n'amorce point d'hain,
Et les Philtres produit la terre Ægyptienne.

Si une belle et jeune accorte Iberienne,
Qui loge la finesse et l'art dedans son sein,
M'a pris, qui suis grossier, de nation Germain,
Je n'en suis à blasmer, c'est la loy Cyprienne,

Laquelle joint la tourtre avec les papegaux,
Et lie à mesme joug les esprits inégaux,
Sans respect ny de mœurs, d'âge ny de patrie.

Amour a Ciel et Terre en partage commun,
Il est Pere, il est Prince, il maistrise un chacun,
En Espagne aussi bien qu'il fait en Germanie.

II

Si tu m'aymois de bouche autant comme d'escrit,
Je serois bien-heureux : ta lettre est amoureuse,
Ta parole au contraire est dure et rigoureuse,
Qui la douceur d'Amour de son fiel en-aigrit.

Bien-heureux l'Escrivain qui les lettres t'apprit,
Et ta nourrice soit maudite et malheureuse,
Qui t'apprit à parler d'une voix si douteuse,
Voix qui trouble mes sens, et me tourne l'esprit.

Maistresse, s'il te plaist que mon cœur se console,
Hay-moy par escriture, et m'aymes de parole,
Sans tromper ton escrit, de l'esprit serviteur.

S'il te plaist, ne promets espoir de recompense,
Parle d'autre façon, ton esprit est menteur,
Qui fait parler la bouche autrement qu'il ne pense.

III

Quand je te promettrois, je ne le tiendrois pas,
J'aymerois mieux mourir, j'ay trop de conscience :
Heleine, tes propos sont pleins de defiance,
Je ne me prens credule à si commun apas.

Le Piedmont et la Cour où d'enfance tu as
Demeuré si long temps, m'en donnent asseurance,
Autrement dit ta langue, autrement ton cœur [pense,
« Le plaisir amoureux vaut mieux que le trespas.

Plus d'un mignard refus, plus d'une face lente
Tu me dis que nenny, plus je suis resjouy :
C'est langage de Cour que ta voix inconstante,

Où nenny sert d'ouy : j'ay nenny trop ouy,
Dis quelquefois ouy : je serois sans attente,
Si en lieu de nenny tu me disois ouy.

SIX PIÈCES RETRANCHÉES

DES

SONNETS POUR HELENE

I

En choisissant l'esprit vous estes mal-apprise,
Qui refusez le corps, à mon gré le meilleur :
De l'un en l'esprouvant on cognoist la valeur, [tise.
L'autre n'est rien que vent, que songe et que fein-

Vous aimez l'intellect, et moins je vous en prise :
Vous volez, comme Icare, en l'air d'un beau
[malheur :
Vous aimez les tableaux qui n'ont point de cou-
Aimer l'esprit, Madame, est aimer la sottise. [leur.

Entre les courtisans, afin de les braver,
Il faut en disputant Trimegiste approuver,
Et de ce grand Platon n'estre point ignorante.

Mais moy qui suis bercé de telle vanité,
Un discours fantastiq' ma raison ne contante :
Je n'aime point le faux, j'aime la verité.

[Pièce retranchée en 1584]

II

Helene fut occasion que Troye
Se vist brusler d'un feu victorieux :
Vous me bruslez du foudre de vos yeux,
Et aux Amours vous me donnez en proye.

En vous servant vous me monstrez la voye
Par vos vertus de m'en-aller aux cieux,
Ravy du nom qu'Amour malicieux
Me tire au cœur, quelque part que je soye.

Nom tant de fois par Homere chanté,
Seul tout le sang vous m'avez enchanté.
O beau visage engendré d'un beau Cygne,

De mes pensers la fin et le milieu !
Pour vous aimer mortel je ne suis digne :
A la Deesse il appartient un Dieu.

[Pièce retranchée en 1587]

III

CHANSON

Plus estroit que la Vigne à l'Ormeau se marie
De bras souplement forts,
Du lien de tes mains, Maistresse, je te prie,
Enlace-moy le corps.

Et feignant de dormir, d'une mignarde face,
Sur mon front panche toy :
Inspire, en me baisant, ton haleine et ta grace
Et ton cœur dedans moy.

Puis appuyant ton sein sur le mien qui se pâme,
Pour mon mal appaiser,
Serre plus fort mon col, et me redonne l'ame
Par l'esprit d'un baiser.

Si tu me fais ce bien, par tes yeux je te jure,
Serment qui m'est si cher,
Que de tes bras aimez jamais autre avanture
Ne pourra m'arracher :

Mais souffrant doucement le joug de ton Empire,
Tant soit-il rigoureux,

Dans les champs Elisez une mesme navire
Nous passera tous deux.

Là morts de trop aimer sous les branches Myr-
Nous verrons tous les jours [tines,
Les anciens Héros aupres des Héroïnes
Ne parler que d'amours.

Tantost nous dancerons par les fleurs des rivages
Sous maints accords divers,
Tantost lassez du bal irons sous les ombrages
Des Lauriers tousjours verds :

Où le mollet Zephyre en haletant secoue,
De souspirs printaniers
Ores les Orangers, ores mignard se joue
Entre les Citronniers.

Là du plaisant Avril la saison immortelle
Sans eschange se suit :
La terre sans labeur de sa grasse mammelle
Toute chose y produit.

D'embas la troupe sainte autrefois amoureuse,
Nous honorant sur tous,
Viendra nous saluer, s'estimant bien-heureuse
De s'accointer de nous.

Puis nous faisant asseoir dessus l'herbe fleurie,
De toutes au milieu,
Nulle en se retirant ne sera point marrie
De nous quitter son lieu.

Non celle qu'un Toreau sous une peau menteuse
Emporta par la mer :
Non celle qu'Apollon veit vierge despiteuse
En laurier se former :

Ny celles qui s'en vont toutes tristes ensemble,
Artemise et Didon :
Ny ceste belle Grecque à qui ta beauté semble,
Comme tu fais de nom.

[Pièce figurant aux *Amours Diverses* à partir de 1584].

IV

La constance et l'honneur sont noms pleins d'im-
[posture,
Que vous alleguez tant, sottement inventez
De nos peres resveurs, par lesquels vous ostez
Et forcez les presens les meilleurs de Nature.

Vous trompez vostre sexe et luy faites injure :
D'un frein imaginé faussement vous dontez
Vos plaisirs, vos desirs, vous et vos volontez,
Vous servant de la Loy pour vaine couverture.

Cest honneur ceste loy sont bons pour un lour-
[daut
Qui ne cognoist soy-mesme et les plaisirs qu'il faut
Pour vivre heureusement dont Nature s'esgaye.

Vostre esprit est trop bon pour ne le sçavoir pas :
Vous prendrez, s'il vous plaist, les sots à tels appas :
Je ne veux pour le faux tromper la chose vraye.

[Pièce figurant aux *Amours Diverses*
à partir de 1584].

V

Voulant tuer le feu, dont la chaleur me cuit
Les muscles et les nerfs, les tendons et les veines,
Et cherchant de trouver une fin à mes peines,
Je vy bien à tes yeux que j'estois esconduit.

D'un refus asseuré tu me payas le fruit
Que j'esperois avoir : ô esperances vaines !
O fondemens assis sur debiles arenes !
Malheureux qui soymesme abuse et se seduit !

O beauté sans merci, ta fraude est descouverte !
J'aime mieux estre sage apres quatre ans de perte,
Que plus long temps ma vie en langueur dessei-
[cher.

Je ne veux point blasmer ta beauté que j'honore,
Je ne suis mesdisant comme fut Stesichore,
Mais je veux de mon col les liens destacher.

[Pièce figurant aux *Amours diverses*
à partir de 1584].

VI

Je faisois ces Sonnets en l'antre Pieride,
Quand on vit les François sous les armes suer,
Quand on vit tout le peuple en fureur se ruer,
Quand Bellonne sanglante alloit devant pour
[guide :

Quand en lieu de la Loy le vice, l'homicide,
L'impudence, le meurtre, et se sçavoir muer
En Glauque et en Protee, et l'Estat remuer,
Estoient tiltres d'honneur, nouvelle Thebaïde.

Pour tromper les soucis d'un temps si vicieux,
J'escrivois en ces vers ma complainte inutile.
Mars aussi bien qu'Amour de larmes est joyeux.

L'autre guerre est cruelle, et la mienne est gen-
La mienne finiroit par un combat de deux, [tille :
Et l'autre ne pourroit par un camp de cent mille.

[Pièce figurant aux *Amours diverses* en 1578 au premier livre des *Sonnets pour Helene* en 1584, aux *Amours diverses* en 1587].

FIN

GLOSSAIRE

A

Ainçois, mais bien plutôt.
Ambrosine viande, ambroisie.
Appointer (s'), se mettre d'accord.
Arondelle, hirondelle.
Atalante, fille d'un roi de Scyros, vaincue à la course par Hippomène qui lui jeta des pommes d'or, qu'elle s'attarda à ramasser.
Aveine, avoine.

C

Ceste, ceinture.
Charmante, qui ensorcèle.
Charton, se rapporte à Phaéton, conducteur du char du Soleil.
Cuider, présomptior.
Cusin, moustique.

D

Dam, dommage.
Deuls (je me), je me plains.
Deux fois né, Bacchus.
Dougez, fins.

E

Empoulées, enflées.
Endymion, berger aimé de Diane (la Lune).

Erre, force, pouvoir.
Estomach, sein.

F

Faux (je), je me trompe.
Favones, nom latin des Zéphyrs.
Fuitive, fugitive.

G

Garce, épouse.
Gauche main, main fatale, d'après la croyance des Anciens.

H

Haim ou hain, hameçon.
Harsoir, hier au soir.
Hippolyte, reine des Amazones, aimée de Thésée, et mère du célèbre Hippolyte.
Hippomène, voyez Atalante.
Humeur, eau, rosée.

I

Inachide Pucelle, Io, fille du fleuve Inachus, aimée de Jupiter.

J

Jumeaux (les), Castor et Pollux, frères d'Hélène de Sparte.

M

Mercy, pitié.

N

Navré, blessé.
Nepenthe, remède contre la douleur, dont il est question au IVe livre de l'*Odyssée*.

O

Ocieux, oisif.
Orgueillit, enfle, fait déborder.
Ortygie, Diane, née à Délos (Ortygie).

P

Papegaux, perroquets.
Parangon, comparaison.
Pasithée, l'une des trois Grâces.
Pensement, pensée.
Penthois, haletant.
Perjurable, parjure.
Pharienne (l'amour), l'amour de Cléopâtre. Pharos, petite île d'Égypte, qu'un môle réunissait à Alexandrie.
Piéride (l'antre), l'antre des Muses.
Pleige, cautionne.
Poliot, sorte de menthe.

R

Refection, nourriture.
Rengreger, envenimer.

S

Salade, casque.
Sempervive, immortelle (fleur).
Serre (en), en prison.
Soing, souci.

Soulois (je), j'avais coutume de.
Surgeon, source.

T

Targue, bouclier.
Telephe, fils d'Hercule, blessé par la lance d'Achille et guéri par elle.
Tithon, le vieux mari de l'Aurore.
Tourtre, tourterelle.
Trançonnez, entrecoupés.

V

Vaisseau, vase.
Vergogneux, honteux.
Vertu, courage.
Voise, aille.
Voleur, se rapporte à Icare.

TABLE DES MATIÈRES

LE SECOND LIVRE DES SONNETS POUR HÉLÈNE

LA COLLECTION DES
CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS
EST IMPRIMÉE PAR
FRÉDÉRIC PAILLART
IMPRIMEUR A ABBEVILLE
(SOMME), SUR VÉLIN
PUR CHIFFON DES PAPETERIES
D'ANNONAY ET DE RENAGE